

RUDOLF STEINER

Le sens de la vie



TRIADES
POCHE

RUDOLF STEINER

Le sens de la vie



TRIADES
POCHE

Rudolf Steiner

LE SENS DE LA VIE

Conférences

Éditions Triades Poche, 2006

Avant-propos de l'éditeur

Les conférences réunies dans ce petit livre datent de la période « théosophique » de Rudolf Steiner. Des années plus tard, à la fin de sa vie, il écrira : « *au fond de moi-même, je ne me suis jamais senti à l'aise dans ces milieux dès qu'il était question du spirituel. J'aimais bien les fréquenter, mais leur attitude intérieure à l'égard du monde spirituel m'est toujours demeurée étrangère.* » C'est que Steiner cherche à appréhender l'esprit par une démarche entièrement lucide, semblable à la pensée mathématique. Or « *au sein de la Société théosophique, approcher le monde de l'esprit de cette façon éveillait la méfiance. On avait plutôt tendance à la refouler pour retrouver l'ancienne conscience de rêve.* »

La conférence intitulée « Le sang est un suc tout particulier » a été faite à Berlin, en octobre 1906. À une époque où la médecine matérialiste fait de grands progrès (on découvre les groupes sanguins et on pratique les premières transfusions sanguines), Steiner livre le résultat de son investigation spirituelle en mettant notamment en évidence l'action de l'esprit dans le corps.

Les trois autres conférences datent de 1912, l'année où Niels Bohr élabore son modèle de l'atome, sur lequel reposeront la science et la technologie du XX^e siècle. Après plusieurs congrès et réunions de travail en Allemagne, Steiner part en Finlande, où il tient un important cycle de conférences sur les hiérarchies spirituelles. Il rentre en Allemagne en passant par Stockholm et Prague, puis repart en mai en Scandinavie pour y poursuivre le travail commencé au printemps. C'est à Copenhague, la ville de Niels Bohr, qu'il tient les deux conférences sur « Le sens de la vie » publiées ici.

Pendant l'été 1912 ont lieu à Munich les représentations du troisième Drame-Mystère, *le Gardien du seuil*. En septembre, c'est la naissance de l'eurythmie. En octobre, Steiner est à Milan, puis à Vienne et à nouveau à Berlin où il parle de la vie entre la mort et une nouvelle naissance.

La conférence sur « L'amour et sa signification dans le monde » est tenue à Zurich en décembre.

Pendant toute cette même année 1912, les rapports avec les dirigeants de la Société théosophiques deviennent si difficiles que les liens doivent être rompus. La Société

anthroposophique sera fondée le 28 décembre à Cologne.

Le sang est un suc tout particulier

Berlin, le 25 octobre 1906

Chacun d'entre vous a sans doute en mémoire le passage du *Faust* de Goethe auquel se réfère notre conférence d'aujourd'hui. Vous savez tous que cette œuvre poétique met en scène le représentant des plus hautes aspirations humaines, Faust, qui scelle un pacte avec les puissances du mal représentées par Méphistophélès, l'envoyé de l'enfer. Vous savez aussi que Faust est amené à passer avec Méphistophélès un contrat écrit qu'il doit signer de son sang. Mais, alors que Faust tient d'abord tout cela pour une mascarade, Méphistophélès prononce ces paroles sans nul doute très sérieuses dans l'esprit de Goethe : « le sang est un suc tout particulier ! »

À propos de ce passage, il s'est passé une chose curieuse chez les commentateurs de l'œuvre goethéenne. La littérature sur *Faust* est, vous le savez, si abondante qu'on en remplirait des bibliothèques entières. Mon propos n'est évidemment pas de m'étendre sur ce qu'a pu écrire chacun des spécialistes de Goethe sur ce passage, d'autant plus que toutes ces publications ne se distinguent pas beaucoup de celle, récente, que nous prendrons en exemple : le professeur Minor^[1], comme bien d'autres commentateurs, considère en effet ce propos de Méphistophélès comme une sorte de remarque ironique, puis il fait une observation curieuse, éminemment curieuse en réalité. Écoutez bien ce qu'il dit, et peut-être serez-vous surpris à votre tour de ce qu'arrive à dire un spécialiste de Goethe. Minor dit, en effet, que « le diable est l'ennemi du sang » et il appuie son affirmation sur le fait que, si le sang est ce qui ennoblit et conserve la vie humaine, le diable, l'ennemi du genre humain, ne peut qu'être l'ennemi du sang. Il mentionne ensuite très justement que, dans la plus ancienne adaptation de la légende de *Faust* comme dans la légende elle-même, le sang détient toujours le même rôle.

Une version ancienne du *Faust*^[2] expose déjà en détail la manière dont Faust doit s'entailler légèrement la main gauche avec un petit couteau de poche pour recueillir dans une plume le sang qui s'en écoule et apposer son nom au bas du pacte, et que le sang se coagule ensuite dans sa main gauche pour former les mots « Ô homme, enfuis-

toi ! » Tout cela est exact. Mais revenons à l'idée que le diable, parce qu'il serait l'ennemi du sang et du fait même de cette hostilité, en exigerait pour une signature. Pensez-vous que vous convoiteriez précisément une chose qui vous déplaît ? On doit raisonnablement admettre que chez Goethe – et non seulement chez lui mais également dans le récit principal et dans les versions plus anciennes du *Faust* – le diable accorde indiscutablement au sang une importance particulière et qu'il ne lui est pas indifférent d'obtenir un pacte qui soit signé avec du sang plutôt qu'avec une encre quelconque. Force est d'admettre ici que le représentant des puissances du mal s'imagine, qu'il est même convaincu, qu'en s'emparant d'une goutte au moins de son sang, il tiendra Faust en son pouvoir. Cela s'impose et je ne vois pas que l'on puisse comprendre ce passage autrement. Si Faust doit signer ainsi, c'est parce que le diable convoite son sang et non parce qu'il en serait l'ennemi.

Cela repose sur un curieux sentiment : en s'emparant du sang de l'homme, on se rendrait maître de celui-ci. Le sang devient, de ce fait, un suc tout à fait particulier, et c'est lui qui est en réalité l'enjeu du combat que se livrent le bien et le mal autour de l'homme.

Tout ce qui nous est parvenu des légendes et des mythes populaires et qui se rapporte à la vie humaine subira aujourd'hui, en sa qualité de représentation et de conception de l'homme, une transformation particulière. Le temps est révolu où l'on a considéré que récits, contes et mythes n'étaient que le produit d'une imagination populaire enfantine. Quant à l'époque où une érudition, elle-même tout aussi enfantine, les a considérés comme l'expression de l'âme poétique populaire, elle est également dépassée. Le terme même d'âme poétique populaire est, démocratie oblige, un concept tout droit sorti de l'officine de quelque érudit, tandis que ceux qui ont réellement approché l'âme populaire savent très bien que le peuple n'a rien inventé de cela mais que les réalités les plus profondes s'expriment dans ses récits et ses contes lorsqu'ils évoquent des forces surnaturelles et des événements prodigieux.

Si nous approchons les mythes et les récits en adoptant le point de vue de la recherche spirituelle et que nous laissons agir sur nous leurs images grandioses, puissantes et sans âge en nous armant de ses méthodes d'investigation, elles se révéleront à nous comme l'expression d'une profonde sagesse originelle.

On commencera par se demander comment il se peut qu'à des stades aussi primitifs de l'évolution des peuples et qu'avec des représentations du monde aussi frustes, des hommes naïfs soient parvenus à livrer dans ces contes et ces récits une représentation imagée des secrets de l'univers. On se demandera aussi pourquoi, en les explorant aujourd'hui, nous y retrouvons sous forme imagée ce que l'investigation spirituelle contemporaine dévoile en termes clairs. Cela provoquera d'abord une certaine surprise. Mais le doute et l'étonnement disparaîtront à mesure que nous approfondirons la manière dont ces mythes et ces contes se sont constitués ; nous y découvrirons, au-delà de ce que l'on qualifie de représentations naïves, la parfaite expression d'une très ancienne et authentique sagesse universelle. Nous comprendrons beaucoup plus de choses par l'étude concrète des fondements de ces mythes et de ces récits que par celle de la science intellectuelle et expérimentale de notre époque. Évidemment, il faut s'armer des méthodes d'investigation de la science de l'esprit pour approcher ces réalités. Tout ce que les mythes et les cosmogonies anciennes expriment sur le sang est

en général d'une grande importance car on disposait, en ces temps très reculés, d'une sagesse qui connaissait fort bien ce suc particulier, cette forme fluide de la vie humaine, et qui connaissait aussi l'importance du sang pour l'univers.

Nous ne traiterons pas aujourd'hui de l'origine de cette sagesse antique, même si la fin de la conférence doit y faire allusion. Cette question fera l'objet de conférences ultérieures. C'est sur le sang lui-même, sur sa signification pour l'humanité et ses processus d'évolution culturelle que nous allons concentrer notre attention aujourd'hui. Il ne s'agira cependant ni de biologie ni de considérations physiologiques, mais plutôt d'une observation menée à partir de la conception du monde donnée par la science de l'esprit. Et c'est en prenant conscience d'un très vieil aphorisme qui renvoie à l'origine de la civilisation égyptienne, au temps où s'exerçait la sagesse sacerdotale d'Hermès, que l'on entrera au mieux dans ces choses. Cet aphorisme, principe de toute science de l'esprit, que l'on appelle le principe d'Hermès, nous enseigne que « tout est en haut comme en bas. »

Laissant de côté les interprétations dilettantes de ce principe, nous retiendrons aujourd'hui l'explication suivante : il est évident pour toute science de l'esprit que le monde auquel l'homme a accès par ses cinq sens n'est pas la totalité du monde mais seulement la partie manifestée d'un monde plus profond et caché pour ainsi dire derrière lui, le monde spirituel. Le principe hermétique appelle ce dernier le monde du haut, tandis que le monde sensible, celui qui se déploie autour de nous, que nous pouvons percevoir par nos sens et explorer avec notre pensée est le monde du bas ; il n'est que l'expression du monde spirituel. Cela explique que le chercheur spirituel ne puisse pas considérer le monde sensible comme une fin en soi mais qu'il y voie plutôt une sorte de physionomie, la manifestation du monde psychique et spirituel qui en constitue l'arrière-plan. Tout comme l'observation du visage humain qui ne s'en tient pas à la physionomie et à la mimique mais qui, partant de ces aspects, s'étend tout naturellement aux aspects psychiques et spirituels qu'ils manifestent.

La réaction spontanée de tout homme vis-à-vis d'un être animé, c'est celle de l'occultiste, du chercheur spirituel en face du monde entier. « Tout est en haut comme en bas », cela signifie, s'agissant de l'homme, que son visage exprime les mouvements de son âme, que dans un visage dur et grossier se manifeste la rusticité, dans un sourire la sérénité, et dans les larmes la souffrance de l'âme.

Permettez-moi maintenant d'expliquer le principe hermétique en le rapportant à la question de ce qu'est en réalité la sagesse. La science de l'esprit a toujours établi un lien entre la sagesse humaine et l'expérience, en particulier l'expérience de la douleur. Quiconque est en proie à la souffrance et à la douleur peut donner à ce moment-là l'impression d'une discordance intérieure, mais celui qui les a surmontées et qui en porte en lui les fruits ne vous parlera plus qu'en ces termes des enseignements qu'il en a retirés : les joies et les plaisirs de la vie, toutes les satisfactions qu'elle m'apporte, je les accepte avec gratitude ; mais pour rien au monde je ne renierais les souffrances et les douleurs que j'ai vécues et auxquelles je dois la sagesse. C'est pourquoi, de tout temps, la recherche spirituelle a compris la sagesse comme une sorte de douleur cristallisée, comme une douleur qui, surmontée, s'est métamorphosée en sa contrepartie.

Il est bon de noter ici que la recherche actuelle, d'orientation plutôt matérialiste, est revenue sur cette question précise d'une façon tout à fait intéressante. Je vous recommande la lecture d'un beau livre qui vient de paraître ^[3] sur la façon dont la pensée s'exprime dans la mimique. Il n'a pas été écrit par un théosophe mais par un chercheur en biologie et en psychologie qui essaie de montrer comment la vie intérieure de l'homme et son mode de représentation se dévoilent dans la physionomie. Du reste, ce chercheur attire également l'attention sur le fait que la physionomie du penseur manifeste une sorte de douleur intériorisée.

Vous voyez ainsi surgir à nouveau au cœur des conceptions matérialistes de notre époque une belle confirmation de ce très ancien principe de la science de l'esprit. Et si vous continuez à chercher, vous découvrirez que tous les éléments de la sagesse antique deviennent accessibles à la science actuelle.

Ce qui caractérise la recherche spirituelle, c'est qu'elle considère tout ce qui nous entoure sur notre terre – structure minérale, couverture végétale et faune – comme une expression de physionomie, comme le bas d'un haut, d'une vie spirituelle qui en constitue l'arrière-plan. Du point de vue occulte, c'est-à-dire du point de vue de la science de l'esprit, on ne peut appréhender correctement ce qui nous est donné par le monde sensible qu'en connaissant aussi le haut, le modèle spirituel, les entités spirituelles originelles. Ce qui nous intéresse aujourd'hui, c'est donc ce qui se cache derrière l'apparence du sang, autrement dit ce qui, dans notre monde sensible, s'est donné dans le sang une expression de physionomie. Lorsqu'on connaîtra cet arrière-plan spirituel du sang, on comprendra qu'une telle connaissance ait des répercussions sur toute la vie spirituelle de notre civilisation.

L'homme de notre temps est assailli de questions profondes concernant l'éducation, non seulement du jeune être humain mais aussi de peuples entiers, concernant également l'énorme problème éducatif que l'avenir posera à l'humanité. Il suffit, pour s'en rendre compte, de se représenter les grands changements sociologiques de notre époque, les revendications sociales qui s'élèvent partout, que ce soit dans les mouvements féministes, sociaux, pacifistes ou autres ; situations qui sont autant de préoccupations placées devant notre âme. Or toutes ces questions reçoivent une réponse claire dès lors que nous prenons connaissance de l'élément spirituel contenu dans le sang.

À tout cela s'ajoute évidemment la question raciale qui est, elle aussi, très symptomatique de l'époque actuelle et qu'on ne peut comprendre qu'en se représentant clairement l'action mystérieuse du sang et du mélange des sangs entre les peuples. Enfin nous évoquerons une toute dernière question également liée à celle du sang et qui deviendra d'une grande actualité quand, au lieu d'agir sans but précis, on parviendra à une unité d'action à son égard. C'est de la colonisation qu'il s'agit, c'est-à-dire de ce qui se produit lorsque des représentants de peuples dits civilisés rencontrent des peuples qui ne le sont pas : dans quelle mesure ces peuples dits non civilisés ont-ils la possibilité d'assimiler des cultures étrangères ? Comment un homme dit primitif, un indigène vierge de tout contact avec des occidentaux peut-il recevoir la civilisation européenne ? Quel comportement adopter vis-à-vis de lui ? On est placé ici devant des problèmes très sérieux, des problèmes existentiels et fondamentaux dont la portée est

telle qu'ils ne sont pas du ressort des bons sentiments dictés par une quelconque moralité. On est incapable de trouver la juste manière d'introduire quelque culture que ce soit chez un autre peuple sans connaître ses conditions de vie, sans savoir s'il se trouve dans une phase d'épanouissement ou de décadence, et si telle ou telle de ses particularités est déterminée ou non par son sang. Voilà quelles sont les questions qui affluent dès lors qu'on soulève celle, primordiale, de la nature du sang.

Vous avez appris par la biologie conventionnelle ce qu'est le sang. Vous vous êtes rendu compte, en observant l'homme et les animaux supérieurs, qu'il est effectivement la vie l'état fluide. Vous savez que, par le sang, l'intérieur de l'homme s'ouvre vers l'extérieur, qu'ainsi l'homme fait pénétrer en lui l'élément vital de l'air, l'oxygène, puis que ce dernier régénère le sang. Au moment où l'organisme humain l'a exposé en quelque sorte au contact de l'oxygène pénétrant au-dedans, le sang rouge-bleu était une sorte de poison, un destructeur de l'organisme mais, par le processus de combustion qui lui fait assimiler l'oxygène, il a été transformé en sang rouge, dispensateur de vie. Il pénètre ensuite dans toutes les parties du corps et y dépose les substances nutritives, c'est-à-dire qu'il lui faut absorber directement la matière provenant du monde extérieur pour en nourrir l'organisme en empruntant le plus court chemin. L'homme et les animaux supérieurs sont en effet obligés, pour construire et conserver leur corps par le sang, d'introduire en lui des substances nutritives, de l'élaborer puis d'y faire pénétrer l'oxygène de l'air.

Un psychologue réputé a très justement affirmé que le sang constitue, du fait de sa mobilité, une sorte de deuxième entité qui se comporte en étrangère vis-à-vis de la première, elle-même constituée par l'ossature, les muscles et la masse nerveuse. En permanence, la première soutire au sang ce qui assure sa conservation et lui rend ce dont elle ne veut pas. En somme le sang est un véritable double de l'homme, un double qui l'accompagne tout le temps, auquel l'homme puise des forces nouvelles et restitue ce dont il n'a plus besoin. Il est donc tout à fait exact de le considérer comme la vie humaine fluide et de lui accorder ainsi une signification comparable à celle de la cellulose pour les organismes inférieurs. Le sang, ce suc particulier qui est passé par tellement de transformations, est pour l'homme ce qu'est la cellulose pour les organismes inférieurs.

L'éminent chercheur Ernst Haeckel a fréquenté assidûment l'atelier de la nature et, dans ses ouvrages de vulgarisation, il a très judicieusement attiré l'attention sur le fait que le sang est le dernier élément qui se forme dans l'organisme. En effet, si l'on observe l'évolution de l'embryon humain dans le sein maternel, on constate que la formation du squelette et de la musculature est achevée bien avant que ne se déclenche celle du sang – autrement dit l'hématopoïèse. C'est seulement plus tard que cet élément – qui comprend aussi le système vasculaire – devient perceptible chez l'homme. La science en conclut, et cela est exact, que l'hématopoïèse n'est survenue que tardivement dans l'évolution universelle, au moment où, pour ainsi dire, d'autres forces, qui étaient déjà présentes, ont pu être élevées jusqu'au niveau du sang pour y produire les conditions de ce qui doit apparaître en l'homme. Lorsque l'homme, dans sa phase embryonnaire, repasse par tous les stades antérieurs de l'évolution de l'humanité, il s'approprie tout ce qui existait dans l'univers avant l'hématopoïèse, il le reproduit une fois de plus pour couronner ensuite cette évolution par la métamorphose

de tout ce qui avait précédé, c'est-à-dire son élévation à ce suc particulier qu'est le sang.

Pour étudier les lois mystérieuses du monde spirituel, il est nécessaire de faire référence aux notions les plus élémentaires de la science de l'esprit qui ont déjà souvent été exposées ici. Vous vous rendrez compte que ce sont elles qui constituent le haut et que nous voyons cela s'exprimer, dès lors que nous en avons connaissance, dans les lois remarquables afférentes au sang et au reste de la vie, comme dans une physionomie. Que ceux qui connaissent depuis longtemps ces notions élémentaires de science de l'esprit veuillent bien me permettre d'en faire un rappel succinct à l'intention des personnes qui sont ici pour la première fois. Pour les uns elles gagneront en clarté par l'exercice qui consiste à les replacer dans des contextes particuliers et nouveaux. À ceux qui ne connaissent encore rien de la science de l'esprit et qui ne sont pas encore familiarisés avec la vision du monde et de la vie qu'elle représente, ce que je vais dire risque peut-être d'apparaître comme une juxtaposition de mots dont ils ne peuvent rien tirer. Mais ce n'est pas forcément l'absence de concepts derrière ces mots qui en sera la cause. Permettez-moi plutôt de citer ici la

remarque très spirituelle de Lichtenberg ^[4] qui est à peu près celle-ci : quand un livre cogne une tête et que cela sonne creux, ce n'est pas forcément la faute du livre ! Il en va de même des jugements émis à l'égard des vérités de la science de l'esprit par nos contemporains. Si ces vérités résonnent comme des mots creux à leurs oreilles, ce n'est pas toujours la faute de la science de l'esprit. Par contre, celui qui se familiarise avec ces choses s'apercevra que les entités supérieures qui sont décrites ou auxquelles il est fait allusion sont des réalités que simplement on ne rencontre pas dans notre monde sensible.

Avec le regard sur le monde que permet la science de l'esprit, on constate que ce que nos sens perçoivent de l'homme dans le monde extérieur n'est qu'une partie de l'entité humaine globale, et que, même derrière le corps physique, il y a beaucoup d'autres entités. Ce corps physique apparente l'homme à tout le minéral environnant, à tous les corps dits inertes. Mais l'homme possède en outre ce que l'on appelle un corps éthérique ou corps de vie. Le mot éther n'est pas à prendre ici au sens de la physique. Pour l'investigateur spirituel, ce corps éthérique ou corps de vie est un principe qui n'est ni une vue de l'esprit ni le résultat d'une spéculation car, pour les organes de perception spirituelle qu'il a éveillés, ce corps a autant de réalité qu'en ont pour l'œil ordinaire les couleurs du monde sensible. Ce corps éthérique est visible, réellement visible par le clairvoyant. Il est ce qui invite les matières inorganiques à mener une existence vivante, ce qui puise ces matières dans le domaine de l'inanimé pour les enfileur sur le fil de la vie. Ne croyez pas que, pour l'occultiste, ce corps de vie soit simplement une chose qu'il superpose par la pensée à l'inanimé – ce que font les chercheurs en biologie lorsqu'ils essayent, pour compléter ce qu'ils perçoivent par le microscope ou autrement, de créer par la pensée quelque chose qu'ils nomment ensuite principe de vie. L'investigation spirituelle n'adopte pas cette position, elle a une règle claire. Elle ne se dit pas : « en tant que chercheur j'en suis là où j'en suis aujourd'hui. Tout ce qu'il y a dans le monde doit se soumettre à mon point de vue actuel et ce que je ne suis pas en mesure d'appréhender n'existe pas ». Cela est à peu près aussi intelligent qu'il le serait pour un aveugle d'affirmer que les couleurs sont

une vue de l'esprit. Ce n'est pas à celui qui ne connaît pas une chose d'en juger, mais plutôt à celui qui en fait l'expérience. L'homme est un être en évolution et c'est cela qui permet à la science de l'esprit de dire : si tu restes tel que tu es, tu ne peux rien voir du corps éthérique, et tu peux effectivement parler des « limites de la connaissance » ; tandis que si tu changes et acquiers les facultés nécessaires à la perception des réalités du monde spirituel, alors il ne sera plus question de limites à la connaissance. Celles-ci n'existent que dans la mesure où l'homme n'a pas éveillé ses sens intérieurs et c'est aussi pourquoi l'agnosticisme ^[5] n'est qu'un pesant fardeau pour notre civilisation lorsqu'il affirme que l'homme, puisqu'il est fait de telle et telle manière, ne peut percevoir que telle et telle chose. À cela il convient de répondre que si l'homme est tel qu'il est aujourd'hui, c'est à lui qu'il appartient de devenir autrement et qu'ainsi il pourra percevoir d'autres réalités.

Le deuxième élément constitutif de l'homme est donc le corps éthérique qu'il a en commun avec le monde végétal.

Le troisième élément constitutif est celui que l'on appelle le corps astral ; nous reviendrons plus tard sur la pertinence de cette belle et très juste dénomination. Certains théosophes qui voulaient la remplacer par une autre n'ont en fait pas idée de ce dont il s'agit. La tâche du corps astral est de hisser le vivant, chez l'homme et l'animal, au niveau d'une substance douée de sensation de sorte qu'au sein du vivant il n'y ait pas seulement des sucs en mouvement mais que puisse s'y exprimer ce qu'il est convenu d'appeler le plaisir et la douleur, la joie et la souffrance. Nous avons ainsi évoqué ce qui différencie essentiellement la plante de l'animal, même s'il existe des transitions.

Un nouveau groupe de chercheurs scientifiques croit pouvoir affirmer que les plantes seraient douées de sensibilité au sens propre du terme. C'est jouer avec les mots. S'il est exact que certaines plantes sont excitées par ce qui s'approche d'elles ou agit sur elles, il ne s'agit pas pour autant d'une sensation, car il faudrait pour cela qu'elles élaborent en elles une image intérieure qui soit le reflet de cette stimulation. Si certaines plantes présentent donc une réaction à une impression de l'extérieur, cela ne prouve pas pour autant qu'elles intériorisent cette impression, qu'elles l'élèvent au niveau de la sensation. Tout ce que l'on vit dans un espace intérieur a son siège dans le corps astral et nous comprenons ainsi que ce qui s'est élevé au stade de l'animal est constitué d'un corps physique, d'un corps éthérique – ou corps de vie – et d'un corps astral.

L'homme dépasse ensuite le niveau de l'animal par un élément bien spécifique que les personnes sensibles ont toujours pressenti. Jean-Paul ^[6] y fait allusion dans ses mémoires lorsqu'il relate le souvenir très précis d'une pensée qui, dans la cour de la maison parentale, avait traversé un jour son âme enfantine : tu es un « je », un être qui peut se dire « je » lui-même. Ce constat avait fait sur lui une profonde impression.

Tout ce qu'on appelle psychologie, et qui demeure en réalité très superficiel, passe à côté de ce qui importe véritablement ici. Suivez-moi quelques instants dans une observation subtile mais qui illustre bien ce dont il s'agit. Dans le spectre entier de notre langue, il existe un petit mot unique en son genre, un mot qui se distingue

absolument de tous les autres. Chacun d'entre vous a la possibilité en effet de nommer par leur nom les choses qui se trouvent dans cette salle. On nommera la table « table », la chaise « chaise », mais il est un mot, un pronom qui ne peut désigner que celui par lequel il est prononcé, c'est le petit mot « je ». Personne ne peut dire « je » en parlant d'un autre. « Je » résonne du plus profond de l'âme elle-même, c'est le nom que l'âme ne peut donner qu'à elle-même.

Tout autre est nécessairement un « tu » pour moi tandis que je suis moi-même un « tu » pour lui.

Les religions ont toutes pressenti dans ce « je » l'expression de l'entité siégeant dans l'âme et par laquelle celle-ci peut faire résonner en elle-même son être profond, son essence divine. Par le « je » se manifeste ce qui ne pénétrera jamais en l'homme par les sens et dont la signification ne sera jamais déterminée de l'extérieur, quelque chose qui retentit des plus grandes profondeurs. C'est lui qui est à l'origine de ce monologue de l'âme, de ce dialogue qu'elle a avec elle-même et à travers lequel le soi divin se fait connaître à elle dès lors que la voie s'ouvre à la descente de l'esprit dans l'âme.

Ce mot était considéré dans les religions anciennes, et encore en hébreu ancien, comme « le nom indicible de Dieu » et, quelle que soit sa traduction par la philologie actuelle, l'ancien nom judaïque pour Dieu ne signifie rien d'autre que ce qui s'exprime aujourd'hui dans le mot « je ». Un frémissement parcourait les rangs de l'assistance lorsque l'initié prononçait le nom du dieu inconnu et que l'on pressentait ce qui s'exprimait à travers lui lorsque « je suis le Je-suis » retentissait dans le temple. Dans ce mot se manifeste le quatrième élément constitutif de l'entité humaine, celui que l'homme est seul à détenir dans son environnement terrestre. Ce « je », ce moi, contient et développe en lui-même les germes de degrés supérieurs de l'évolution humaine. Je voudrais simplement évoquer aujourd'hui ce qui adviendra dans l'avenir humain à travers ce quatrième élément, évoquer la constitution de l'homme en corps physique, corps éthérique et corps astral, auxquels s'ajoute le « je » ou moi, siège de la vie intérieure proprement dite. Cette vie intérieure contient les germes des trois degrés ultérieurs de développement qui s'édifieront à partir du sang et que l'on appelle *manas*, *buddhi* et *atma*. Dans notre langage usuel, *manas* signifie soi-esprit, en opposition avec le soi-corps, *buddhi* signifie esprit de vie, et *atma* homme-esprit. L'homme d'aujourd'hui ne peut que pressentir sous forme d'un idéal à peine concevable ce qu'est véritablement cet homme-esprit, un germe infime qu'il porte en lui et qui parviendra à maturité dans un lointain avenir.

De même qu'il y a sept couleurs dans l'arc-en-ciel, sept notes dans la gamme et sept périodes de poids atomiques, il y a également sept degrés à l'échelle de l'entité humaine, et ceux-ci se subdivisent en quatre degrés inférieurs et trois degrés supérieurs.

Essayons maintenant de nous expliquer comment ce haut, ce spirituel, trouve une expression dans le bas, la forme sous laquelle il se montre à nos yeux dans le monde sensible. Commençons par ce qui se cristallise en l'homme pour former son corps physique, celui qu'il a en commun avec la nature dite inerte. Si nous évoquons ce corps physique du point de vue de la science de l'esprit, il ne peut pas être question de ce que

notre œil perçoit, mais du rapport qui s'est établi entre toutes les forces qui ont édifié ce corps physique, du réseau de forces qui en constitue l'arrière-plan.

Considérons maintenant la plante en tant qu'être doté d'un corps éthérique qui hisse la matière physique au niveau de la vie, c'est-à-dire transforme cette matière inerte en sève vitale. Qui est l'auteur de cette métamorphose ? C'est le corps que nous nommons éthérique et qui agit aussi chez l'animal et chez l'homme. Il invite ce qui n'est que physique à adopter une organisation, une configuration vivante. Le corps éthérique est à son tour pénétré par le corps astral. Or que fait ce dernier ? Il amène la substance devenue sève et mise en mouvement, à ressentir cette circulation de façon intériorisée, de sorte que le mouvement de nature extérieure soit reflété dans des expériences intérieures.

Nous sommes ainsi parvenus à comprendre l'homme jusqu'au moment il prend place dans le règne animal. Toutes les substances qui le composent se trouvent également dans la nature inerte : l'oxygène, l'azote, l'hydrogène, le soufre, le phosphore et ainsi de suite. Pour hisser à un vécu intérieur ce qui a été transformé par le corps éthérique en substance vivante, pour l'amener à former des images intérieures de ce qui se déroule à l'extérieur, il faut que le corps éthérique soit pénétré de ce que nous appelons le corps astral. Le corps astral fait naître la sensation mais, à ce stade, il le fait d'une façon bien spécifique. Le corps éthérique transforme en effet les substances inorganiques en sèves vitales, puis le corps astral transforme la substance devenue vivante en substance capable de sensation, mais – et je vous prie d'être bien attentifs à ceci – que ressent un être qui n'est pourvu que de ces trois corps ? Il se ressent seulement lui-même avec ses propres processus vitaux. Il mène une existence fermée sur elle-même. C'est là un fait hautement intéressant, d'une portée extraordinaire, et qu'il faut bien retenir. Observez donc un animal inférieur, un invertébré par exemple.

Qu'a-t-il élaboré en lui ? Il a transformé de la substance inerte en substance vivante et de la substance vivante en substance sensible. Or, on ne trouve cette dernière que là où il existe ne serait-ce qu'une prédisposition à ce qui s'épanouira plus tard dans le système nerveux entier. Nous sommes donc en présence de substance inerte, de substance vivante et de substance parcourue de nerfs aptes à la sensation. En observant un cristal, vous verrez tout d'abord dans la forme cristalline l'expression de certaines lois naturelles régissant tout ce qui, dans le monde extérieur, est soi-disant inerte, et pourtant un cristal ne pourrait jamais se former sans le concours de toute la nature environnante. On ne peut pas extraire et isoler un seul élément du cosmos, pas plus que l'on ne peut arracher un homme à son milieu terrestre et l'élever à quelques lieues au-dessus de la terre sans provoquer sa mort. Si l'on ne peut se représenter l'homme que dans le contexte où il se trouve, c'est-à-dire là où les forces qui lui correspondent peuvent se conjuguer pour vivre en lui, il faut se représenter, déjà au stade du cristal, une situation identique, et quiconque observe correctement un cristal y découvre, concentrée en un point, une réplique de la nature tout entière, du cosmos entier, ce qui donne absolument raison à Cuvier lorsqu'il affirme qu'un anatomiste accompli doit être capable de déduire d'un os l'animal auquel il a appartenu en s'appuyant sur le seul fait que chaque animal a un squelette bien spécifique.

Si le cosmos tout entier vit dans la forme du cristal, il s'exprime également dans la substance de tout être vivant, les sucs en mouvement dans un être formant un petit

univers qui est une réplique du grand. Qu'est-ce qui vit dans les sensations de l'être le plus simple lorsque sa substance se hausse jusqu'à la sensation ? Ce sont les lois cosmiques qui s'y reflètent, de sorte que tout être vivant ressent en lui, sous forme d'un microcosme, le macrocosme tout entier. Les sensations d'un être simple constituent donc une réplique du cosmos tout comme le cristal est une réplique de sa forme. Chez un être simple, la conscience est très assourdie, mais cette restriction est compensée par un gain d'étendue, de sorte que le cosmos tout entier peut se refléter dans la conscience assourdie, dans l'espace intérieur d'un tel être vivant. Chez l'homme, on ne trouve rien d'autre qu'une forme plus complexe des trois corps déjà présents chez les plus simples des êtres vivants doués de sensation. Observez l'homme en faisant abstraction de son sang ; considérez-le comme un être formé de la substance du monde physique environnant qu'il hisse, comme la plante, au niveau d'une substance vivante et qui contient comme elle des sucs dans lesquels il intègre, lui, un système nerveux. Ce système nerveux primaire est celui qu'on appelle le système nerveux végétatif. Il s'étend chez l'homme latéralement et sur toute la longueur de la colonne vertébrale, y forme une rangée de ganglions, se divise et se subdivise pour envoyer ses ramifications vers les différents organes : le poumon, le foie, les organes digestifs, etc. Il est relié à la moelle épinière par des cordons latéraux.

Le système nerveux végétatif correspond à la vie des sensations qui vient de vous être décrite, mais il ne permet pas à l'homme de plonger avec sa conscience dans ce que ces nerfs reflètent des processus universels. Ces nerfs ne sont qu'un moyen d'expression pour le monde cosmique environnant qui a édifié la vie humaine et se reflète ensuite dans le système nerveux sympathique. Ils mènent une sorte de vie intérieure assourdie et, si l'homme pouvait mettre son système nerveux supérieur en sommeil pour plonger dans ce système nerveux sympathique, il y contemplerait les grandes lois du cosmos, régnant et agissant dans une sorte d'existence lumineuse. L'homme préhistorique était doué d'une clairvoyance aujourd'hui éteinte, que l'on peut retrouver lorsque certains processus entravent l'activité du système nerveux supérieur et libèrent le subconscient. On vit alors une expérience très singulière dans un système nerveux devenu miroir du monde environnant. Certains animaux inférieurs ont d'ailleurs conservé cette forme de conscience jusqu'à nos jours. C'est une conscience assourdie, crépusculaire, mais bien plus étendue que notre conscience humaine actuelle, une sorte de vie intérieure diffuse qui reflète un monde beaucoup plus vaste que la petite tranche qu'en perçoit l'homme d'aujourd'hui.

Chez l'homme, en effet, autre chose intervient. Si, au cours de l'évolution menant jusqu'au système nerveux sympathique, le cosmos s'est constitué un miroir, c'est maintenant au tour de l'être humain, lorsqu'il est parvenu à ce stade de l'évolution, de se tourner vers l'extérieur, et cela se produit quand le système nerveux sympathique s'adjoint la moelle épinière. L'axe cérébro-spinal conduit alors vers les organes qui établissent un lien avec le monde extérieur. Parvenu à ce stade d'évolution, l'homme n'a plus seulement pour mission de refléter les lois formatrices originelles du cosmos ; c'est ce reflet lui-même qui établit dorénavant un lien avec le monde environnant. Le fait que le système nerveux végétatif se soit annexé les parties plus fines du système nerveux manifeste une transformation du corps astral. Celui-ci ne se contente plus de prendre part à la vie cosmique avec une conscience engourdie, mais il ajoute à cette

dimension celle de sa vie intérieure propre. Par l'intermédiaire du système nerveux sympathique, un être ressent ce qui se passe en dehors de lui ; par l'intermédiaire du système nerveux central, il ressent ce qui se passe en lui-même et, par l'intermédiaire enfin de la forme la plus subtile du système nerveux, celle qui est amenée par notre époque dans l'évolution de l'humanité, il puise matière à former des images, des représentations du monde extérieur dans les parties les plus finement différenciées du corps astral. L'homme a donc perdu la faculté de vivre les images originelles et assourdies du monde extérieur ; il fait l'expérience de sa vie intérieure propre et se construit, à partir d'elle, un nouveau monde d'images à un niveau supérieur ; images qui reflètent un faisceau, certes, plus étroit du monde extérieur mais qui sont, par contre, plus claires, plus parfaites.

À ce niveau plus élevé du développement, une autre transformation va de pair avec celle-ci. La métamorphose du corps astral rejaille, en effet, sur le corps éthérique. De même que le corps éthérique a entraîné dans sa métamorphose la formation du corps astral, de même qu'au système nerveux sympathique s'est adjoint l'axe cérébro-spinal, ainsi la partie du corps éthérique qui, après la mise en place de la circulation des sucres inférieurs, s'était retrouvée libre, s'est-elle employée alors à la transformation des sucres inférieurs en ce que nous appelons le sang. Le sang est donc une expression du corps éthérique individualisé, tout comme le cerveau et la moelle épinière sont celle du corps astral individualisé. Et par cette individualisation apparaît ce qui s'exprime dans le « je ».

Lorsque nous avons suivi l'homme jusqu'à ce point de son développement, nous nous trouvons devant une chaîne à cinq maillons qui se succèdent de la manière suivante : premièrement le corps physique, deuxièmement le corps éthérique, troisièmement le corps astral – autrement dit : premièrement les forces inorganiques, neutres, physiques, deuxièmement les sucres vitaux que l'on trouve aussi dans la plante ; troisièmement le système nerveux inférieur ou sympathique ; quatrièmement la partie supérieure du corps astral, qui est extraite de la partie inférieure et à laquelle correspondent la moelle épinière et le cerveau ; cinquièmement le principe qui individualise le corps éthérique.

Le premier principe, celui qui fait pénétrer du dehors les matières inertes pour édifier le corps humain, s'individualise aussi, comme l'ont fait les deux autres, mais cette transformation est encore à peine ébauchée chez l'homme actuel.

Nous assistons donc à la chose suivante : des matières du monde extérieur dépourvues de forme pénètrent dans le corps humain, le corps éthérique les élève au rang d'organismes vivants, le corps astral forme des images du monde extérieur, ce reflet du monde extérieur s'épanouit en expériences intérieures formant une vie intérieure qui produit par elle-même en retour des images du monde extérieur.

Dès lors que le corps éthérique s'est individualisé, le sang s'est formé. Le système vasculaire et le cœur correspondent au corps éthérique transformé comme l'axe cérébro-spinal correspond au corps astral transformé. De même que le cerveau interiorise le monde extérieur, le sang redonne à ce monde interiorisé, au sein même du corps humain, un caractère extérieur. Il faut maintenant que j'exprime en images les processus complexes dont il s'agit. Le sang accueille, en effet, les images du monde

extérieur que le cerveau a intériorisées, il les transforme en forces formatrices vivantes et les emploie à l'édification du corps humain tel que nous le connaissons aujourd'hui. Le sang est donc la substance qui édifie le corps humain. Mais on assiste aussi à un autre processus qui est le suivant : le sang prend en lui le meilleur de ce qu'il peut soustraire au monde environnant, l'oxygène qui le régénère, lui insuffle la vie en permanence. C'est de cette manière qu'il s'ouvre au monde. Nous avons ainsi décrit tout le parcours aller et retour du monde extérieur vers le monde intérieur puis du monde intérieur vers le monde extérieur. Un double processus est devenu possible.

Nous constatons que le sang se forme à l'endroit même où l'homme rencontre le monde en tant qu'être autonome. En ce point, en effet, l'homme crée lui-même à son tour des formes et des images à partir des impressions produites par le monde extérieur ; il devient créateur et le « je », la volonté propre, a la possibilité de s'épanouir. Aucun être n'a la possibilité de dire « je » de lui-même tant que ce processus n'a pas eu lieu. C'est dans le sang que réside le principe formateur du moi. Un moi ne peut s'exprimer que chez un être ayant la possibilité de modeler en lui-même les images du monde extérieur qu'il produit ; autrement dit, un être doté d'un moi doit pouvoir accueillir en lui le monde extérieur et le recréer dans son espace intérieur. Si l'homme n'avait qu'un cerveau, il pourrait seulement produire et sentir vivre en lui des images-reflets du monde extérieur, constater qu'il retrouve en lui le monde extérieur sous la forme d'un reflet, mais dès lors qu'il parvient à remodeler ce reflet, le résultat obtenu n'est plus seulement le monde extérieur, il est « je ».

Un être n'ayant qu'un système nerveux végétatif reflète le monde extérieur sans le faire sien, sans vécu intérieur. Un être ayant moelle épinière et cerveau a de ce reflet une expérience intérieure. Un être irrigué de sang ressent, lui, sa vie intérieure comme une forme qui lui est propre. Par l'intermédiaire du sang, on construit donc soi-même son corps à l'aide de l'oxygène provenant du monde extérieur et selon les images de sa vie intérieure, et cette construction résulte de la perception de son propre moi. L'action du moi s'exerce donc dans deux directions et le sang en est la manifestation tangible : le regard du moi se tourne vers le dedans, la volonté du moi vers le dehors ; autrement dit, les forces du sang se tournent vers le dedans pour édifier le domaine intérieur et vers le dehors à la rencontre de l'oxygène du monde extérieur.

Lorsqu'il plonge dans le sommeil, l'homme plonge dans l'inconscience, autrement dit dans ce que la conscience peut vivre dans le sang. Lorsqu'il porte son regard sur le monde extérieur, son sang incorpore dans ses forces formatrices les images produites par le cerveau et les sens. Le sang est donc à mi-chemin entre le monde intérieur des images et le monde extérieur des formes vivantes. Nous comprendrons mieux le rôle qu'il joue là en observant deux phénomènes : celui de l'hérédité et de la parenté des êtres conscients d'une part, et celui qui est constitué par la somme des expériences vécues dans le monde extérieur d'autre part. L'hérédité nous place selon ce qu'on appelle les liens du sang. L'homme naît dans un contexte, une race, une tribu, une lignée ; et tout ce qui lui est légué par ses ancêtres s'exprime dans le sang. Le sang est en quelque sorte un résumé de ce qui s'est constitué dans le passé matériel de l'homme tandis qu'il s'y forme aussi ce qui prépare son avenir.

Lorsque l'homme met sa conscience supérieure en veilleuse, lorsqu'il est hypnotisé, somnambule ou dans un état de clairvoyance atavique, il plonge dans une forme de

conscience beaucoup plus profonde et perçoit les grandes lois de l'univers, sous une forme, certes, nébuleuse, mais plus claire cependant que les rêves les plus nets du sommeil habituel. L'activité du cerveau et, dans le cas d'un somnambulisme très profond, celle de la moelle épinière, sont alors réprimées de sorte que l'homme baigne dans l'activité de son système nerveux sympathique, c'est-à-dire dans une forme diffuse, crépusculaire de la vie du cosmos tout entier. À ce moment-là, ce ne sont plus les images de la vie intérieure transmises par le cerveau que le sang manifeste, mais tout ce que le monde extérieur a édifié en lui. Cependant, les forces héréditaires ont aussi contribué à sa construction. Ce n'est pas seulement la forme de son nez qu'il a héritée d'un quelconque ancêtre mais celle de son corps tout entier. Alors qu'il perçoit avec une claire conscience les images du monde extérieur qui lui sont livrées par les sens, il ressent confusément ses ancêtres s'agiter dans son sang et vit ainsi une forme atténuée de leur vie.

Tout évolue dans le monde, y compris la conscience humaine dont la forme actuelle n'a pas toujours été ce qu'elle est aujourd'hui. En nous transportant à l'époque de nos lointains ancêtres, nous rencontrons une autre forme de conscience. L'homme d'aujourd'hui appréhende les objets du monde par les sens pendant sa vie diurne, éveillée, et il les transforme en représentations qui agissent à leur tour sur son sang. Il vit et élabore donc dans son sang tout ce qui, provenant du monde extérieur, lui est livré par les sens. Sa mémoire est pleine de toutes ces expériences sensorielles, mais, par contre, il n'a aucune conscience de ce qui, au sein de sa vie corporelle, relève de l'hérédité ; il ne sait rien de la forme de ses organes internes.

Il n'en fut pas toujours ainsi. Le sang véhiculait naguère non seulement ce que les sens percevaient du monde extérieur mais aussi ce qui donne sa forme au corps. Et comme cela provenait de ses ancêtres, l'homme ressentait leur vie en lui-même. Si l'on se représente cet état de conscience amplifié, on aura une idée du type de mémoire qui lui correspond. Un homme qui ne ressent que ce qu'il perçoit par les sens mémoriserait uniquement ses expériences sensorielles et n'aurait évidemment conscience que de ce qu'il a vécu par leur intermédiaire depuis son enfance. Il en fut autrement de l'homme préhistorique qui ressentait aussi ce qui se passait en lui, et comme ce « vécu intérieur » résultait de son hérédité, il vivait en représentation les expériences de ses ancêtres, c'est-à-dire qu'il se souvenait non seulement de sa propre enfance, mais aussi de ce qu'avaient vécu ses ancêtres et dont il véhiculait également les images dans son sang. Aussi incroyable que cela paraisse à la pensée matérialiste d'aujourd'hui, il est pourtant vrai qu'il a existé une forme de conscience qui permettait aux hommes d'inclure dans leur expérience personnelle non seulement leurs propres perceptions sensorielles, mais également les expériences vécues par leurs ancêtres. Cela les autorisait à dire « j'ai vécu cela » non seulement de ce qui se rapportait à leur propre personne mais également de ce qu'avaient vécu leurs ancêtres et qui était inscrit aussi dans leur mémoire. Cette forme ancienne de conscience humaine avait évidemment quelque chose de crépusculaire en comparaison de la conscience éveillée actuelle. Elle avait le caractère d'une rêverie vivante et intense, mais qui balayait un spectre plus large que la conscience éveillée actuelle puisqu'elle englobait le vécu des ancêtres. Ainsi le fils se sentait-il uni à son père et à son grand-père en un seul moi parce qu'il ressentait leurs expériences comme s'il s'agissait des siennes propres.

Le fait qu'un nom désignât non seulement une personne particulière mais aussi une suite entière de générations tenait à cette forme de conscience particulière. L'homme ne vivait pas seulement dans son monde personnel, mais qu'il portait aussi en lui la conscience des générations précédentes. Le fils, le petit-fils, etc. donnaient un même nom à ce qu'ils avaient de commun et qui se transmettait à travers eux tous. L'individu se ressentait comme maillon d'une chaîne de générations et cette impression était tout fait conforme à la réalité.

Ce qui fit évoluer cette forme de conscience vers une autre est un événement bien connu de l'histoire ésotérique. En remontant le cours de l'histoire, on rencontre chez tous les peuples un moment particulier qui peut être décrit pour chacun d'entre eux de façon très précise. C'est le moment où le peuple accède au degré de civilisation où il perd les traditions et la sagesse ancestrale qui s'était transmise par le sang de génération en génération. La conscience qu'ont les peuples de ce moment est exprimée dans les anciens récits populaires. Les tribus vivaient auparavant repliées sur elles-mêmes et l'on se mariait au sein de la famille, situation que l'on retrouve dans toutes les races et chez tous les peuples. C'est alors un moment important pour l'humanité que celui où ce principe est rompu, où des sangs étrangers se mélangent, où les mariages dans le même sang cèdent la place à des mariages entre sangs étrangers. Les premiers préservent le sang de génération en génération, ils permettent à un même sang d'irriguer à travers des générations les membres d'une lignée ou d'une nation. Les autres introduisent en l'homme du sang nouveau et cette interruption du principe tribal, ce mélange des sangs qui se produit tôt ou tard chez tous les peuples correspond à la naissance de la raison tournée vers le monde extérieur, de l'intellect.

Ce qui importe ici, c'est qu'il ait existé autrefois une sorte de clairvoyance crépusculaire qui a donné naissance aux mythes et aux récits et qui vivait dans la parenté des sangs comme la conscience actuelle vit dans leur mélange. À l'apparition des mariages entre sangs étrangers correspond la naissance de la pensée logique, de l'intellect. C'est un fait surprenant mais absolument vrai, et la recherche conventionnelle continuera à confirmer cette découverte, comme elle a déjà commencé à le faire. C'est le mélange qui résulte des mariages entre sangs étrangers qui, après avoir anéanti l'ancienne clairvoyance, élève l'humanité vers un niveau d'évolution supérieur. Alors que celui qui poursuit un développement occulte redécouvre cette clairvoyance et lui donne une forme nouvelle, la conscience éveillée actuelle se développe, elle, en se distinguant de l'ancienne clairvoyance crépusculaire.

De nos jours, c'est le monde extérieur auquel les hommes s'adonnent qui s'exprime dans leur sang et façonne leur monde intérieur. Chez l'homme des origines, c'était plutôt le monde corporel intérieur qui déterminait la nature du sang. Les penchants, bons et mauvais, se transmettaient avec la mémoire des expériences des ancêtres, et leurs effets se retrouvaient dans le sang de la descendance. Lorsque les sangs se sont mélangés, ce lien avec les ancêtres a été du même coup brisé et la vie humaine a acquis un caractère personnel.

L'homme a appris à fonder ses dispositions morales sur sa propre expérience. Dans un sang non mélangé s'exprime donc le pouvoir des ancêtres, dans un sang mélangé celui de l'expérience propre. C'est cela qu'évoquent les récits et les légendes populaires lorsqu'elles nous disent : ce qui a pouvoir sur ton sang a pouvoir sur toi. Le pouvoir des

traditions populaires a décliné dès lors que celles-ci n'eurent plus la possibilité d'agir sur le sang et que la réceptivité du sang pour les forces ancestrales fut entravée par l'apport de sang étranger. Et cette affirmation a une très grande portée. Tout pouvoir qui veut s'exercer sur un homme doit veiller à ce que son action se manifeste jusque dans son sang. Si un pouvoir maléfique veut influencer un homme, il doit s'emparer de son sang. Tel est le sens subtil et véritable de la citation du *Faust*, et c'est aussi la raison pour laquelle le représentant du principe du mal demande à Faust de signer le pacte avec son sang. Si j'entre en possession de ton nom signé avec ton sang, je t'aurai saisi par la seule prise offerte par l'homme et t'aurai attiré à moi. Quand on possède le sang de l'homme, on possède l'homme, autrement dit son moi.

Lors du choc entre deux groupes d'hommes que provoque généralement la colonisation, seule une personne qui connaît les lois de l'évolution sera en mesure de dire si la culture étrangère peut être ou non adoptée par le peuple colonisé. Essayez d'inculquer une culture étrangère à un peuple dont l'environnement a déterminé la configuration et le sang. Vous n'y parviendrez pas, et c'est ce qui explique l'inévitable dépérissement des indigènes de certaines régions lors de l'intrusion des colonisateurs. C'est de ce seul point de vue que l'on devra juger de cette question et l'on cessera alors de croire que l'on peut inculquer n'importe quoi à n'importe qui. On ne peut imposer au sang que ce qu'il est en mesure de supporter.

La science a découvert récemment un fait que l'occultisme connaît depuis longtemps, à savoir que si l'on mêle le sang d'un animal à celui d'un autre animal qui ne lui est pas apparenté, l'un des sangs tue l'autre. Mêlez un sang humain au sang d'un singe peu évolué, ils s'anéantiront parce qu'ils sont trop différents l'un de l'autre ; si vous le mêlez par contre à celui d'un singe supérieur, ce ne sera pas le cas. Alors que le mélange entre sangs d'espèces animales trop distantes les unes des autres entraîne la mort, l'ancienne clairvoyance de l'homme primitif a été, elle, anéantie par le mélange de son sang avec un sang extérieur à sa parenté. La vie de l'esprit telle que nous la connaissons n'est rien d'autre que le résultat du mélange des sangs et, si l'on reprend la recherche dans ce domaine du point de vue qui est le nôtre, on sera en mesure de découvrir dans un avenir assez proche les effets de ce mélange sanguin et son évolution dans le temps. En résumé, la rencontre entre sangs d'espèces animales éloignées les unes des autres entraîne la mort alors que ce n'est pas le cas entre espèces proches. L'organisme physique de l'homme résiste au mélange entre sangs humains différents, mais c'est la faculté de clairvoyance qui en pâtit.

L'homme est donc ainsi fait que l'intellect naît du mélange entre des sangs non apparentés mais qui ont atteint des stades d'évolution comparables.

La capacité de clairvoyance qui repose sur l'animalité est alors anéantie au profit de l'apparition, dans l'évolution, d'une nouvelle forme de conscience.

On assiste donc, à un niveau supérieur dans l'évolution humaine, à un phénomène comparable à ce qui se produit à un niveau inférieur chez l'animal lorsque des sangs étrangers s'anéantissent mutuellement. Chez l'homme, le sang étranger tue ce qui est lié à la parenté sanguine, il tue la conscience diffuse et crépusculaire. La conscience éveillée de l'homme contemporain résulte donc du meurtre de la vie spirituelle que garantissait le mariage au sein de la parenté, mais on a en contrepartie l'avènement

d'éléments nouveaux : l'intellect et la conscience de veille qui couronnent le mariage hors de la parenté.

Ce qui peut vivre dans le sang de l'homme correspond à ce qui vit dans son moi. De même que le corps physique est l'expression du principe physique, le corps éthérique celui des sèves vitales et de leur organisation, et le corps astral celui du système nerveux, ainsi le sang est-il l'expression du moi. Le principe physique, le corps éthérique et le corps astral constituent le haut. Le sang et le moi constituent le milieu. Le corps physique, le système vital et le système nerveux constituent le bas. Ainsi, pour s'emparer d'un homme, il faut s'emparer de son sang. Il faut tenir compte de cela si l'on veut avancer dans la vie pratique. En effet, on peut par exemple anéantir un peuple dans ce qui fait sa particularité lorsque, en le colonisant, on impose à son sang quelque chose qu'il ne peut pas supporter, parce que c'est le moi qui s'exprime dans le sang.

C'est seulement en saisissant son sang que beauté et vérité peuvent saisir l'homme. Méphistophélès, lui, s'empare du sang de Faust parce qu'il veut posséder son moi. La citation qui constitue le pivot de cette conférence provient bien des profondeurs de la connaissance. Oui vraiment, le sang est un suc très particulier !

Le sens de la vie

Première conférence

Copenhague, 23 mai 1912

Au cours de ces deux soirées de réflexion, j'aimerais vous entretenir du point de vue de l'investigation occulte d'une question que les hommes se posent souvent et avec insistance : quel est le sens de la vie ? Mais si nous voulons aborder au cours de ces deux soirées ce qui peut être dit sur le sens de la vie, il nous faut tout d'abord nous procurer aujourd'hui une sorte de fondement, de base sur laquelle nous bâtirons ensuite pour ainsi dire l'édifice des connaissances qui, même si ce doit être de façon sommaire et esquissée, pourront néanmoins apporter une réponse à notre question.

Lorsque l'homme, tout d'abord en ce qui concerne sa connaissance sensible et sa vie ordinaire, laisse défiler devant lui ce qui l'entoure, ce qu'il peut observer, et lorsque ensuite il jette aussi un regard sur sa propre vie, il n'en ressort tout au plus qu'une question, une énigme pesante et angoissante. L'homme voit naître et disparaître les êtres de la nature extérieure. Chaque année, au printemps, il peut observer comment la terre, conviée par les forces du soleil et du cosmos, lui offre la végétation qui verdit, croît et porte ses fruits durant tout l'été. Ensuite, au cours de l'automne, il voit comment toute cette végétation disparaît. Quelques espèces persistent, il est vrai, des années, parfois même de longues, très longues années, comme par exemple nos arbres qui peuvent vivre longtemps. Mais l'homme sait bien que, même si parfois leur durée de vie dépasse la sienne, ils disparaîtront pourtant, anéantis par ce qui constitue dans l'immense nature le domaine du non vivant. Plus encore, il sait que, jusque dans les plus grands processus naturels, partout la naissance et le déclin règnent, et même les continents qui forment aujourd'hui le sol où se déploient l'histoire des civilisations, nous savons qu'ils n'existaient pas à certaines époques. Ils ont seulement émergé au cours du temps, et nous savons parfaitement qu'ils s'effondreront un jour.

Ainsi voyons-nous autour de nous les choses naître et disparaître. Vous pouvez observer cela non seulement dans les règnes végétal et minéral, mais encore dans le

règne animal. Alors quel sens tout cela a-t-il ? Continuellement, quelque chose naît et disparaît autour de nous. Quel est le sens de cette naissance et de cette disparition perpétuelles ? Quand nous regardons notre propre existence et que nous voyons comment nous avons vécu durant des années et des décennies, là aussi nous retrouvons cette réalité de la naissance et du déclin. Quand nous nous rappelons les premiers temps de notre jeunesse, nous voyons qu'elle est passée, et il ne nous en reste que le souvenir. Ce qui nous reste n'est au fond que le motif à une question existentielle angoissante. Nous nous demandons, quand nous avons fait telle ou telle chose : qu'en a-t-il résulté, à quoi cela a-t-il donné lieu que nous ayons fait ceci ou cela ? Le plus important ici est que nous sommes nous-mêmes allés un peu plus loin, que nous sommes devenus plus avisés. Mais, la plupart du temps, le fait est que nous ne savons comment il aurait fallu que nous fassions les choses qu'une fois que nous les avons faites. Alors nous savons que nous aurions pu mieux faire, mais seulement une fois que nous ne sommes plus en situation de mieux faire, si bien que nous englobons de fait dans notre vie toutes les fautes que nous faisons. Mais à travers nos fautes, nos erreurs, nous accumulons précisément notre expérience la plus grande.

Une question se pose à nous, et il semble que ce que nous pouvons saisir par les sens et comprendre par l'entendement ne peut y apporter aucune réponse. Nous sommes aujourd'hui des hommes dans cette situation qui est que ce qui nous entoure nous impose une question existentielle angoissante, à savoir : quel est le sens de l'existence ? et surtout : pourquoi nous, êtres humains, sommes-nous placés dans cette existence ? C'est donc cette question qui se pose avant tout à nous, êtres humains.

Une légende de l'Antiquité hébraïque nous dit qu'il existait alors une conscience du fait que cette question angoissante au sujet du sens de la vie et surtout du sens de l'homme ne se pose pas uniquement aux hommes, mais également à de tout autres êtres. Cette légende est extraordinairement riche d'enseignements et raconte ceci : lorsque les Élohim furent en passe de créer l'homme à leur image et à leur ressemblance, ce que l'on appelait les anges-serviteurs des Élohim, c'est-à-dire certains esprits de rang inférieur à celui des Élohim, demandèrent à Iahvé ou Jéhovah : pourquoi les hommes doivent-ils être créés à l'image et à la ressemblance de Dieu ? Alors Iahvé, nous dit cette légende, rassembla les animaux et les plantes qui se multipliaient déjà à une époque où l'homme n'était pas encore présent sous sa forme terrestre, puis il rassembla aussi les anges, que l'on appelait les ange-serviteurs, qui étaient directement à son service. Il leur montra les animaux et les plantes et leur demanda comment s'appelaient ces plantes et ces animaux, quel était leur nom. Les anges ignoraient le nom des animaux et des plantes. Ensuite l'homme fut créé, tel qu'il était avant le péché originel. Et à nouveau Jéhovah ou Iahvé rassembla les anges, les animaux et les plantes, puis en présence des anges il demanda à l'homme comment s'appelaient les animaux qu'il faisait défiler en ordre devant lui, quel était leur nom, et l'homme fut capable de répondre : cet animal porte tel nom, et celui-là tel nom, cette plante porte tel nom, et cette plante tel nom. Et ensuite Jéhovah demanda à l'homme : et toi, quel est ton nom ? Et l'homme répondit : mon nom en vérité est Adam. – Adam se réfère à *Adama* et signifie : qui vient du limon, de la terre ; c'est ainsi qu'il faut traduire Adam. – Et moi, comment est-ce que je m'appelle ? demanda encore Jéhovah à l'homme. Tu t'appelles Adonai, et tu es le Seigneur de tous les êtres créés sur la terre,

répondit l'homme. Et les anges avaient maintenant une idée du sens qui était lié à l'existence humaine sur la terre.

Les traditions et expressions religieuses présentent souvent les énigmes les plus importantes de la vie de façon très simple, mais la chose est pourtant difficile, car il nous faut d'abord dépasser cette simplicité, il nous faut d'abord voir ce qui se cache derrière. Quand nous y parvenons, alors se dévoilent à nous de grands principes, un profond savoir. Il en sera de même avec cette légende que nous voulons placer pour commencer devant notre attention, car ces deux conférences nous apporteront une sorte de réponse aux questions qu'elle nous pose.

Vous savez qu'il existe un certain courant religieux qui a posé la question de la valeur et du sens de l'existence sous une forme absolument grandiose, en plaçant cette question de façon radicale et imposante dans la bouche de son fondateur. Vous connaissez tous les histoires concernant le Bouddha, qui racontent que lorsqu'il quitta le palais où il était né et qu'il découvrit ce qui se passe dans la vie – chose dont il n'avait eu encore aucune idée dans son palais durant cette incarnation – il fut profondément ébranlé par la vie qu'il découvrait et prononça ce jugement : la vie est souffrance, jugement qui à son tour se décline, comme nous le savons, en quatre énoncés : la naissance est souffrance, la maladie est souffrance, la vieillesse est souffrance, la mort est souffrance. À quoi vient encore s'ajouter : côtoyer ceux que l'on n'aime pas est souffrance, être séparé de ceux que l'on aime est souffrance, ne pas pouvoir atteindre ce à quoi l'on aspire est souffrance. Et nous savons que dans cette communauté religieuse la question du sens de la vie se résout en disant : la vie, la souffrance prend un sens dans la mesure où elles sont vaincues, où elles se dépassent elles-mêmes.

En fin de compte, toutes les confessions religieuses ainsi que toutes les philosophies et les conceptions du monde sont des tentatives pour répondre à la question du sens de la vie. Cependant nous n'aborderons pas cette question sur un mode philosophique abstrait, mais nous allons considérer pour l'heure, sous une forme en quelque sorte occulte, quelque chose qui compte parmi les manifestations, les faits de la vie. Nous allons essayer d'entrer un peu plus profondément dans ces faits, afin de voir si une observation occulte plus profonde de la vie nous donne quelque chose qui permette de répondre la question du sens de la vie.

Reprenons la chose au moment où nous avons parlé de la naissance et du déclin annuels dans la nature sensible, de la vie, de la naissance et du déclin dans le monde végétal. L'homme voit au printemps les plantes sortir de terre et pousser. Ce qui jaillit là de terre et pousse éveille sa joie, suscite son plaisir. Il réalise que son existence entière est en lien avec le monde végétal, car sans lui il ne pourrait exister. Il sent que tout ce qui sort de terre à l'approche de l'été est en lien avec sa propre vie. Puis il sent aussi à l'automne que tout ce qui d'une certaine façon lui appartient disparaît à nouveau.

On peut comprendre aisément que l'homme établisse une comparaison entre ce qu'il voit ainsi naître et disparaître et sa propre existence. Car même pour une observation extérieure, purement sensible et s'appuyant sur l'entendement, il est très facile de comparer le jaillissement printanier des plantes qui sortent de terre avec

l'éveil de l'homme au matin, et le flétrissement et le déclin du monde végétal à l'automne avec l'endormissement de l'homme au soir. Mais une telle comparaison serait tout extérieure. Elle ne prendrait pas en compte les processus véritables que les vérités élémentaires de l'occultisme nous permettent déjà de pénétrer.

Que se passe-t-il en effet quand nous nous endormons le soir ? Nous savons que nous laissons dans notre lit notre corps physique et notre corps éthérique. Nous nous retirons avec notre corps astral et notre moi de notre corps physique et de notre corps éthérique. Pendant la nuit, de l'endormissement jusqu'au réveil, nous nous trouvons alors avec notre corps astral et notre moi dans un monde spirituel. Nous puisons dans ce monde spirituel les forces dont nous avons besoin. Mais il ne s'agit pas seulement de notre corps astral et de notre moi, nos corps physique et éthérique également connaissent une sorte de restauration, de régénération durant le sommeil nocturne, tandis que, séparés du corps astral et du moi, ils reposent dans le lit.

Si l'on regarde au moyen de la clairvoyance, depuis le moi et le corps astral, en direction des corps physique et éthérique, on voit ce qui a été détruit par notre vie dans la journée, on voit comment ce qui s'exprime par de la fatigue est présent comme destruction et restauré pendant la nuit. En réalité, toute la vie consciente de la journée, si nous la considérons dans son rapport avec la conscience humaine et en relation avec les corps physique et éthérique, représente pour ces derniers une sorte de processus de destruction. Nous détruisons constamment quelque chose, et le fait que nous faisons cela s'exprime par la fatigue. Ce qui est détruit est ensuite restauré pendant la nuit.

Si maintenant nous regardons ce qui se passe quand nous nous sommes extraits avec notre corps astral et notre moi de nos corps éthérique et physique, c'est comme si nous avions laissé derrière nous un champ dévasté. Mais dès l'instant où nous sommes à l'extérieur de nos corps physique et éthérique, cela commence peu à peu à se restaurer. C'est comme si les forces qui appartiennent aux corps physique et éthérique commençaient à fleurir et pousser, comme si toute une végétation s'élevait sur la base de cette destruction. Plus la nuit avance, plus le sommeil dure, plus cela pousse et croît dans le corps éthérique. Et plus le matin approche, plus nous rentrons à nouveau avec notre corps astral et notre moi dans nos corps physique et éthérique, plus il se produit à nouveau dans ces corps une sorte de flétrissement, de dessèchement.

Quand, le soir, au moment de l'endormissement de l'homme, le moi et le corps astral regardent du haut du monde spirituel en direction des corps physique et éthérique, ils voient la même manifestation que lorsque, au printemps, on regarde dans le vaste monde extérieur les plantes croître et pousser. Par conséquent, si nous faisons une comparaison intérieure, nous devons en vérité comparer notre endormissement et le début du sommeil durant la nuit avec le printemps dans la nature, et le moment du réveil, de la réintégration des corps physique et éthérique par le moi et le corps astral, avec ce qu'est l'automne dans la nature extérieure. C'est en faisant ainsi que nous établissons une comparaison juste, et non en faisant la comparaison inverse. La comparaison inverse est tout extérieure. En fait, le printemps correspond en nous à l'endormissement, et l'automne au réveil.

Mais comment la chose se présente-t-elle lorsque l'observateur occulte, celui qui sait réellement voir dans le monde spirituel, dirige son regard vers la nature extérieure,

telle qu'elle évolue au cours de l'année ? Ce qui se révèle alors à ce regard occulte nous apprend que nous ne devons pas comparer de façon extérieure, mais intérieure. Ce que montre l'observation occulte nous apprend que, de la même façon qu'aux corps physique et éthérique de l'homme sont liés le corps astral et le moi, ainsi est lié à la terre ce que nous appelons le spirituel de la terre. La terre aussi est pour ainsi dire un corps, un très vaste corps. La considérer uniquement sous son aspect physique, c'est comme considérer l'homme uniquement du point de vue physique. Nous considérons la terre dans son intégralité quand nous la considérons comme un corps appartenant à des entités spirituelles, de la même manière que nous considérons aussi chez l'homme l'esprit comme appartenant au corps. Mais il existe toutefois une différence. L'essence de l'homme qui gouverne ses corps physique et éthérique est homogène. L'élément psycho-spirituel qui correspond à ce que sont ses corps physique et éthérique est homogène. Il existe en revanche une quantité d'esprits qui correspondent au corps de la terre. Ce qui est donc chez l'homme une unité au niveau de l'élément psycho-spirituel est en ce qui concerne la terre une multiplicité. C'est la principale différence.

Si l'on tient compte de cette différence, on peut dire dans un certain sens que tout le reste est semblable. Le regard occulte découvre au printemps que, dans la même mesure où les plantes sortent de terre, où le vert jaillit et croit, les esprits que nous appelons esprits de la terre quittent celle-ci. Seulement il faut à nouveau considérer qu'ils ne partent pas dans un sens absolu comme c'est le cas pour l'homme, mais ils changent pour ainsi dire de place à l'intérieur de la terre, ils vont de l'autre côté de celle-ci. Quand c'est l'été dans un hémisphère, c'est l'hiver dans l'autre. Avec la terre il se passe ceci que ce qui constitue son élément psycho-spirituel se déplace de l'hémisphère nord à l'hémisphère sud, quand c'est l'été qui arrive au nord. Le fait que l'homme, quelle que soit la partie de la terre où il se trouve pendant le printemps, voit avec son regard occulte les esprits de la terre quitter celle-ci, ne change rien à l'affaire. Il les voit s'élever et plonger dans l'étendue de l'univers. Il ne les voit pas passer de l'autre côté, mais il les voit partir, de la même façon qu'il voit partir le moi et le corps astral de l'homme lorsqu'il s'endort.

C'est ainsi que le clairvoyant voit les esprits de la terre quitter ce à quoi ils étaient liés. Pendant l'hiver, alors que la terre était couverte de glace et de neige, ces forces étaient précisément en lien avec la terre. Et c'est l'inverse qui est vrai en automne. Là, le regard occulte voit s'approcher les esprits de la terre, il voit comment ils se lient de nouveau à la terre. Et effectivement, il se produit pour la terre quelque chose de similaire à ce qui se passe avec l'être humain : une sorte de conscience de soi. Pendant l'été, la partie spirituelle de la terre ne sait rien de ce qui se passe alentour dans l'univers. Mais en hiver, l'esprit de la terre sait ce qui se passe autour de lui dans l'univers, de même que l'homme, quand il s'éveille, sait et voit ce qui se passe autour de lui. Ainsi l'analogie est-elle parfaitement valable, à condition d'inverser le sens dans lequel la conscience extérieure l'établit.

Cependant, si nous voulons considérer la chose de façon tout à fait complète, il ne suffit pas de dire : quand au printemps les plantes sortent de terre et poussent, les esprits de la terre s'en vont. Car au moment où les plantes sortent de terre et poussent, arrivent aussi d'autres esprits, plus puissants, qui sortent pour ainsi dire des sous-sols, des profondeurs de la terre, de l'intérieur de la terre. C'est pourquoi les anciennes

mythologies avaient raison de distinguer entre les dieux d'en haut et les dieux d'en bas. Quand l'homme parlait des dieux qui quittent la terre au printemps et reviennent à l'automne, il parlait des dieux d'en haut. Mais il est des dieux plus puissants, plus anciens. Les Grecs les comptaient parmi les dieux chtoniens. Ils apparaissent lorsque l'été tout se met à croître et pousser, et s'enfoncent à nouveau dans les profondeurs lorsque durant l'hiver les esprits de la terre proprement dit s'unissent au corps terrestre.

Tels sont les faits. Je voudrais maintenant attirer l'attention sur une pensée issue de l'investigation occulte de la nature, qui a une importance énorme pour la vie humaine. Cette investigation révèle que, lorsque nous considérons l'être humain individuel, nous avons réellement quelque chose comme une image de la terre elle-même dans son ensemble. Et que voyons-nous quand nous dirigeons le regard vers les plantes qui commencent à pousser et croître ? Nous voyons exactement la même chose que ce que fait l'homme quand il plonge en lui-même dans le sommeil. Nous avons vu que l'une et l'autre chose se recouvrent parfaitement. Comment les diverses plantes se situent par rapport au corps humain, ce qu'elles signifient pour la vie humaine, on ne peut le savoir que si l'on perçoit un tel rapport. Car c'est effectivement le cas : lorsqu'on regarde attentivement, on voit comment, au moment où l'homme s'endort, tout se met à pousser et croître dans ses corps physique et éthérique, on voit comment toute une végétation apparaît, on voit comment l'être humain est en réalité un arbre, ou un jardin dans lequel poussent des plantes.

Celui qui observe cela avec un regard occulte voit que cette croissance, cette poussée à l'intérieur de l'homme, correspond à ce qui croît et pousse dehors dans la nature. Et vous pouvez ainsi vous faire un concept de ce qui pourra se passer quand on parviendra un jour à appliquer la vie à cette science de l'esprit que l'on tient encore aujourd'hui pour une extravagance, quand on arrivera à la rendre féconde. Prenons l'exemple d'un homme à qui manque telle ou telle chose dans les faits extérieurs de sa vie. Observons maintenant au moment où il s'endort quels types de plantes viennent à manquer lorsque ses corps physique et éthérique commencent à déployer leur végétation. Quand nous voyons quelque part que des groupes entiers de plantes n'arrivent pas à pousser, nous savons qu'il y a quelque chose qui ne va pas avec la qualité de la terre. Il en va de même de l'absence de certaines plantes dans les corps physique et éthérique. Afin de réparer cette carence chez l'homme, il suffit de chercher sur terre les plantes qui font défaut à cet homme et de se servir de leurs sucs de la manière adéquate, soit sous forme diététique, soit comme produit pharmaceutique, et nous trouverons alors à partir des forces intrinsèques de ces plantes la relation entre le remède et la maladie. Nous pouvons voir ainsi comment la science de l'esprit agira sur la vie immédiate. Mais nous n'en sommes encore qu'au tout début.

Je vous ai donc donné sous forme de parabole une sorte de pensée naturelle sur la constitution de l'être humain et sur le lien entre l'ensemble de son être et l'environnement dans lequel il se trouve avec cet être lui-même.

Nous allons maintenant examiner la chose dans un domaine spirituel. Je voudrais ici vous rendre attentif à quelque chose d'extraordinairement important, à savoir que lorsque notre conception du monde selon la science de l'esprit nous fait embrasser d'un point de vue occulte, afin de déchiffrer le sens de l'existence, l'évolution de

l'humanité, elle ne donne aucune préférence extérieure à telle conception du monde plutôt qu'à une autre. Il a maintes fois été répété dans notre courant occulte que nous pouvons indiquer ce que l'humanité a développé et vécu sur terre, directement après que ce soit produite la grande catastrophe atlantéenne. La première grande civilisation post-atlantéenne que nous avons connue est la très ancienne et sacrée civilisation indienne. Nous avons déjà parlé ici de cette civilisation indienne très ancienne et sacrée, et nous avons souligné qu'il s'agissait d'une civilisation si évoluée que ce que nous trouvons encore dans les Védas ou ce qui a été transmis par les écrits qui nous sont parvenus n'en est qu'un écho. L'enseignement très ancien qui est né à cette époque ne peut être découvert que dans la chronique de l'Akasha. Nous voyons là un sommet de civilisation qui n'a jamais été atteint depuis lors.

Les époques suivantes avaient une tout autre mission. Nous savons du reste qu'il s'est produit depuis ces temps-là un déclin. Mais nous savons aussi qu'une ascension aura de nouveau lieu et que, comme nous l'avons déjà fait remarquer, la science de l'esprit est là pour préparer cette ascension. Nous savons qu'il y aura lors de la septième époque de civilisation post-atlantéenne une sorte de renouveau de la très ancienne et sacrée civilisation indienne. Le fait est donc que nous ne donnons aucune préférence à telle conception religieuse ou telle confession. Nous les mesurons avec le même étalon, partout nous les caractérisons, partout nous cherchons leur noyau de vérité.

Ce qui importe est que nous saisissons l'essentiel. Nous ne devons pas nous laisser induire en erreur quand nous observons l'essence de chaque confession religieuse, et si nous abordons ainsi les diverses conceptions du monde, nous trouvons alors des différences fondamentales. Nous trouvons des conceptions du monde dont la nature est davantage orientale, et d'autres qui ont davantage imprégné la culture de l'Occident. Si nous sommes particulièrement au clair là-dessus, nous avons quelque chose qui nous donne de grands enseignements sur le sens de l'existence. Nous voyons que les anciens avaient quelque chose qu'il nous faut maintenant reconquérir avec peine, à savoir la théorie des vies successives. Les courants orientaux possédaient cela comme quelque chose qui montait des couches les plus profondes de la vie. Vous pouvez encore voir comment ces courants orientaux organisent toute leur vie à partir de ce point de vue lorsque vous observez le rapport de l'homme oriental avec ses bodhisattvas et ses bouddhas. Quand vous considérez comment il importe peu à l'Oriental de faire ressortir une figure unique portant tel ou tel nom et dans laquelle il verrait l'instance dirigeante de l'évolution humaine, vous voyez en même temps que ce qui compte bien plus pour lui est d'observer l'individualité qui traverse les différentes vies.

Les orientalistes disent : il existe tant et tant de bodhisattvas, de hautes entités qui sont issues de l'homme mais qui se sont peu à peu développées jusqu'à un stade que nous caractérisons en disant : une entité est passée par de nombreuses incarnations et est devenue un bodhisattva, comme ce fut le cas de Gautama, le fils du roi Sudhodana. Il était bodhisattva et est devenu bouddha. Or le nom de bouddha est donné à tous ceux qui sont passés par de nombreuses incarnations, qui sont devenus bodhisattvas et qui ont ensuite accédé au rang directement supérieur, celui de bouddha. Le nom de bouddha est un nom général. Il désigne un rang d'élévation humaine et n'est pas

concevable sans considérer l'élément psycho-spirituel qui traverse de nombreuses incarnations. Le brahmanisme concorde en cela parfaitement avec le bouddhisme, car lui aussi dirige principalement le regard sur l'élément individuel qui passe à travers différentes personnalités, et moins sur les personnalités particulières. Car cela revient au même que le bouddhiste dise : un bodhisattva est destiné à s'élever jusqu'au plus haut rang humain auquel on puisse accéder, et il doit pour cela passer par de nombreuses incarnations, et je reconnais dans le bouddha ce rang suprême d'élévation, ou bien que l'adepte du brahmanisme dise : les bodhisattvas sont en réalité des êtres hautement évolués qui s'élèvent ensuite au rang de bouddha, mais ils sont issus des avatars, des individualités spirituelles supérieures. Vous le voyez, l'observation du spirituel qui traverse de nombreuses incarnations est ce que ces deux conceptions orientales ont en propre.

Mais prenons maintenant l'Occident et voyons quelle y a été la chose prépondérante. Pour aller un peu plus loin à ce sujet, nous devons considérer l'ancienne conception du monde hébraïque et diriger notre regard sur l'élément personnel. Quand nous parlons de Platon, de Socrate, de Michel-Ange, de Charles le Grand ou de qui que ce soit, nous parlons toujours d'un être personnel, nous présentons aux gens la vie particulière de cette personnalité en lien avec ce qu'elle est devenue pour l'humanité. Dans la culture occidentale, nous ne dirigeons pas notre regard sur la vie qui est passée de personne à personne, car c'était précisément la tâche de la culture occidentale que de diriger durant un temps le regard sur la vie *individuelle*. Quand on parle du bouddha en Orient, on sait que la qualification de bouddha correspond à un rang que beaucoup de personnalités ont atteint. Quand en revanche on cite le nom de Platon, on sait qu'il ne s'agissait que d'une personnalité particulière. C'est ainsi que s'est faite l'éducation de l'Occident. L'élément personnel devait tout d'abord être mis en valeur et considéré.

Prenons maintenant notre époque. Comment celle-ci doit-elle se situer par rapport à tout cet ensemble de faits ? Grâce à la culture occidentale, l'humanité a été quelque temps éduquée à considérer l'élément personnel. Il faudrait maintenant ajouter au personnel l'individuel, l'individualité. Nous nous trouvons maintenant au point où nous devons reconquérir l'individuel, mais renforcé, fortifié par l'observation du personnel.

Prenons un exemple précis. Dirigeons pour cela notre regard sur l'ancienne vision du monde hébraïque qui précéda la vision occidentale. Arrêtons-nous sur une personnalité aussi grandiose que celle du prophète Élie. Nous le définissons tout d'abord comme personnalité. En Occident, il ne nous viendrait guère à l'idée de le considérer autrement. Si l'on fait abstraction de tous les détails et que l'on embrasse sa personnalité en général, on voit qu'Élie a été quelqu'un d'important dans l'évolution du monde. Il représentait quelque chose comme un précurseur de l'impulsion du Christ.

Si nous regardons plus loin à l'époque de Moïse, nous voyons comment quelque chose a été annoncé au peuple, nous voyons qu'il a été annoncé à l'homme le Dieu en l'homme : Je, le Dieu, qui était, est et sera. Il doit être appréhendé dans le Je, mais il a été appréhendé à l'ancienne époque hébraïque sous la forme de l'âme du peuple. Élie va plus loin. Il ne permet pas encore de se rendre compte que le Je vit comme la plus haute réalité divine dans l'individualité humaine particulière, mais il ne pouvait pas

rendre cela plus clair à son peuple que le monde à cette époque était capable de le saisir. C'est pourquoi nous voyons là pour ainsi dire un bond dans l'évolution. Tandis que la culture de Moïse chez les anciens Hébreux savait encore clairement que c'est dans le Je que réside la réalité suprême – et à l'époque de Moïse ce Je était exprimé par l'âme du peuple –, avec Élie on se tourne déjà vers l'âme individuelle. Mais là aussi une impulsion était nécessaire, et c'est là qu'est arrivé à nouveau un précurseur que nous connaissons comme la personnalité de Jean-Baptiste.

Ce fut à nouveau par une parole significative que ce précurseur qu'était Jean-Baptiste vint à s'exprimer. Que nous dit cette parole ? Un grand fait occulte. Elle indique qu'un jour les hommes qui étaient encore ceux des origines possédaient une ancienne clairvoyance, de sorte qu'ils pouvaient voir dans le monde spirituel, dans la réalité divine ; puis ils se sont rapprochés toujours plus du matériel. Le regard sur le monde spirituel s'est refermé. C'est ce qu'indique Jean-Baptiste quand il dit : « Changez la disposition de votre âme ! Ne regardez plus ce que vous pouvez conquérir dans le monde physique, mais soyez attentifs, maintenant vient une nouvelle impulsion ! – il entendait par là l'impulsion du Christ –, c'est pourquoi je vous dis qu'il vous faut chercher le monde spirituel directement parmi vous. » C'est là qu'apparaît le spirituel, avec l'impulsion du Christ. C'est ainsi que Jean-Baptiste devint le précurseur de l'impulsion du Christ.

Maintenant, nous pouvons arrêter notre regard sur une autre personnalité, la personnalité remarquable du peintre Raphaël. Cette personnalité remarquable se présente à qui l'observe de façon curieuse. Avant toute chose, il suffit simplement de comparer Raphaël en tant que peintre de la race latine avec les peintres qui l'ont suivi, notamment le Titien. Celui qui a un œil pour ces choses et qui observe les reproductions de leurs tableaux trouvera là une différence. Jetez un œil sur les tableaux de Raphaël et sur ceux du Titien. Raphaël a peint de manière à mettre les idées chrétiennes dans ses tableaux. Il a peint pour les hommes européens en tant que chrétiens de l'Occident. Ses tableaux sont compréhensibles pour tous les chrétiens de l'Occident, et ils le seront toujours plus. Prenez en revanche les peintres plus tardifs. Ils ont peint presque exclusivement pour la race latine, de sorte que même le schisme des Églises transparaît dans leurs tableaux.

Mais quels sont les tableaux que Raphaël a le mieux réussis ? Ceux dans lesquels il a pu montrer quelles impulsions résident dans le christianisme ! C'est là où il présente l'enfant Jésus dans sa relation avec la Madone, où il présente ce rapport du Christ avec la Madone comme quelque chose qui est une impulsion du sentiment, qu'il réussit le mieux. C'est aussi au fond ce qu'il a le mieux peint. Nous n'avons par exemple aucune Crucifixion de lui, mais nous avons par contre une magnifique Transfiguration. C'est lorsqu'il peint ce qui pousse et croît, ce qui arrive au grand jour, qu'il peint avec joie et qu'il fait ses tableaux les plus beaux et les plus réussis.

Et il en va de même en somme pour ce qui est de l'action qu'exercent ses tableaux. Si vous vous rendez un jour en Allemagne et que vous regardez la *Madone Sixtine* à Dresde, vous verrez que ce chef-d'œuvre – dont on dit que les Allemands peuvent se réjouir d'avoir chez eux un tableau d'une telle importance et qu'ils considèrent eux-mêmes comme le summum de la peinture –, vous verrez que ce chef-d'œuvre dévoile un secret de l'existence.

Lorsque Goethe en son temps partit de Leipzig pour Dresde, il entendit dire autre chose au sujet de ce tableau de la Madone. Les employés de la galerie de Dresde disaient en effet : nous avons ici un tableau de Raphaël, mais il n'a rien de particulier. Il n'est pas bien peint. Le regard de l'enfant, l'enfant tout entier, tout ce qui est peint là est commun. C'est la même chose pour la Madone. On peut seulement penser qu'ils ont été peints par un savetier. Et c'est aussi le cas des figures en bas, dont on ne sait pas si ce sont des têtes d'enfants ou des anges. – Goethe a entendu autrefois ce jugement grossier. Et c'est pourquoi il n'avait pas au début une opinion juste de ce tableau. Tout ce que nous entendons aujourd'hui sur ce tableau n'est apparu qu'après, et le fait que les tableaux de Raphaël ont fait le tour du monde sous forme de reproductions est la conséquence de cette meilleure évaluation. Il nous suffit juste de rappeler ce que l'Angleterre a fait pour la reproduction et la diffusion des tableaux de Raphaël. Mais ce qui a été accompli en Angleterre par le fait qu'on s'y est soucié de la reproduction et de la diffusion des tableaux de Raphaël ne peut être connu que si l'on apprend à considérer la chose davantage du point de vue de la science de l'esprit.

Raphaël est ainsi à nos yeux comme le précurseur d'un christianisme qui deviendra international. Le protestantisme spéculatif a longtemps vu la Madone comme quelque chose de spécifiquement catholique. Aujourd'hui, elle a été introduite partout dans les *länder* évangéliques, et l'on accède davantage à une compréhension occulte, à un christianisme plus élevé, interconfessionnel. Et cela ira toujours plus loin dans ce sens.

Si nous pouvons espérer ces influences en faveur d'un christianisme interconfessionnel, ce que Raphaël a fait nous aidera aussi en ce qui concerne la science de l'esprit.

Voilà donc une chose remarquable : nous nous trouvons devant trois personnalités qui ont toutes à voir avec un élan précurseur dans le christianisme. Et maintenant, dirigeons notre regard occulte sur ces trois personnalités. Que nous apprend-il ? Le regard occulte nous apprend que c'est la même individualité qui a vécu en Élie, en Jean-Baptiste et en Raphaël ! Aussi impossible que cela paraisse, c'est la même âme qui a vécu en Élie, en Jean-Baptiste et en Raphaël. Mais demandons-nous maintenant, après que le regard occulte, qui sonde et n'établit pas de comparaison extérieure basée sur l'entendement, ait découvert que c'est la même âme qui était présente en Élie, Jean-Baptiste et Raphaël, demandons-nous : comment se fait-il que Raphaël, le peintre, soit devenu le porteur de l'individualité qui avait vécu en Jean-Baptiste ? Peut-on se représenter que cette âme remarquable de Jean-Baptiste vivait dans les forces qui étaient présentes en Raphaël ? C'est là qu'intervient à nouveau l'investigation occulte, non pas en lançant simplement des théories dans le monde, mais en disant comment sont les choses, comment les choses sont réellement enracinées dans la vie !

Comment les gens écrivent-ils encore aujourd'hui des biographies sur Raphaël ? Vous pouvez le voir partout, même les meilleures biographies actuelles sont écrites de telle façon qu'elles se contentent d'indiquer : Raphaël est né un vendredi saint de l'an 1483. Mais ce n'est pas pour rien que Raphaël est né un vendredi saint ! On découvre chez lui, à travers cette naissance qui annonce déjà son rapport particulier avec le christianisme, qu'il avait affaire aux mystères chrétiens de la façon la plus profonde et la plus significative. Raphaël est donc né un vendredi saint. Son père était Giovanni Santi. Raphaël était âgé de onze ans lorsqu'il mourut. À l'âge de huit ans, il l'avait fait

mettre en apprentissage chez un peintre, qui n'était cependant pas de premier ordre. Mais lorsqu'on saisit ce qui vivait en Giovanni Santi, le père de Raphaël, on a une impression singulière, qui grandit encore si l'on observe la chose dans la chronique de l'Akasha. On découvre là que dans l'âme de Giovanni Santi vivaient bien plus de choses que ce qui a pu paraître de lui, et l'on doit donner raison à la duchesse qui a dit à sa mort : « c'est un homme plein de lumière et de probité et animé de la meilleure foi qui est mort. » En tant qu'occultiste, on pourrait dire qu'en lui a vécu un peintre bien plus grand que ce qui en a paru extérieurement. Mais les facultés extérieures, qui dépendent des organes physiques et éthériques, n'étaient pas développées chez lui. C'est la raison pour laquelle les facultés de son âme n'ont pas été en mesure de s'affirmer. Mais en son âme vivait réellement un grand peintre.

Puis il mourut lorsque Raphaël était âgé de onze ans. Si l'on observe maintenant ce qui se passe en pareil cas, on découvre cette vérité que l'homme, lorsqu'il meurt, perd certes son corps, mais que ce qu'étaient ses désirs, les aspirations et les impulsions de son âme, continue à vivre et agit continuellement en la chose avec laquelle cela était le plus lié.

Des temps viendront où l'on rendra la science de l'esprit féconde pour la vie, comme la rendent déjà féconde ceux qui la possèdent de façon vivante et pas simplement en théorie. Je vais ici ajouter quelque chose, avant de continuer plus avant sur Raphaël. Je ne parle pas de manière à me livrer dans mes exemples à des spéculations. Ces exemples sont au contraire toujours tirés de la vie. Supposons que j'aie des enfants à éduquer. Quand on prend garde aux facultés présentes en chaque enfant, on découvre chez eux ce qu'il y a d'individuel. Mais on ne peut faire de telles expériences que quand on éduque des enfants. Si maintenant le père ou la mère d'un enfant est mort de bonne heure et que seul un des parents vit encore, on peut percevoir la chose suivante. L'enfant commence à montrer certaines inclinations qui n'existaient pas auparavant et que l'on ne peut donc s'expliquer. Mais en tant qu'éducateur, on se doit de s'en occuper. L'éducateur ferait une bonne chose s'il se disait : « certes les gens considèrent ce que l'on trouve dans les livres de science de l'esprit comme une ineptie, mais je ne veux pas le considérer d'emblée comme tel. Je veux en vérifier l'exactitude. » Alors il pourra bientôt se dire : « je découvre qu'il y a là des forces qui étaient déjà présentes auparavant, et d'autres encore qui agissent en celles qui étaient déjà là ». Supposons que le père ait franchi le seuil de la mort, et que maintenant surviennent avec une certaine intensité chez l'enfant des particularités qui vivaient chez le père. Si l'on fait cette supposition et si l'on observe la chose de cette manière, on applique de façon sensée à la vie les connaissances que nous délivre la science de l'esprit, et l'on parvient, comme on le constatera bientôt, à s'orienter dans la vie, là où avant on ne comprenait rien. Celui qui a franchi le seuil de la mort reste donc lié par ses forces aux choses avec lesquelles il était lié durant la vie.

Les gens n'observent pas avec suffisamment de précision, sinon ils verraient plus souvent que les enfants sont tout autres avant et après le décès de leurs parents. On ne regarde pas suffisamment les choses. Mais les temps viendront où l'on fera aussi cela.

Si l'on dirige son regard sur Raphaël et si l'on se dit : Giovanni Santi, son père, est mort lorsqu'il avait onze ans ; ce père n'était certes en aucune façon un peintre accompli, mais il conserva une imagination puissante, et celle-ci se développa ensuite

dans l'âme de Raphaël – et il n'y a là rien de banalisant ni de réducteur pour Raphaël à diriger sur lui son regard et à dire que Giovanni Santi a continué à vivre en Raphaël – alors nous comprenons pourquoi celui-ci nous semble avoir été une personnalité si complète ; il nous apparaît comme quelqu'un qui aurait atteint la perfection, parce qu'un mort donne vie à ses travaux.

Maintenant, sachant qu'en l'homme qu'était Raphaël, dans son âme, ont ressuscité les forces vigoureuses de Jean-Baptiste, et qu'en outre vivaient aussi dans son âme les forces vigoureuses de Giovanni Santi, l'on comprend que ces deux choses ont pu produire ensemble comme résultat dans l'âme de Raphaël ce que nous connaissons de lui.

Il est vrai qu'on ne peut encore parler aujourd'hui publiquement de choses aussi extraordinaires. Dans cinquante ans peut-être ce sera déjà possible, parce que l'évolution se fait vite et que la conception qui domine encore aujourd'hui tombera rapidement en décadence.

Celui qui approfondit donc de telles choses voit que nous avons pour tâche dans la science de l'esprit de considérer partout la vie sous un nouvel angle. Tout comme l'on guérira à l'avenir de la façon que j'ai indiquée, on considérera l'étrange miracle de la vie en s'appuyant sur les faits qui nous viennent encore des hommes qui se trouvent dans le monde des esprits après avoir franchi le seuil de la mort.

Je voudrais encore amener deux choses devant votre âme sur le sujet des énigmes de la vie. Ce sont là des choses où le sens de la vie peut réellement nous apparaître. Il s'agit tout d'abord du sort que l'on voit frapper les œuvres de Raphaël quand on se tourne vers ses réalisations. Celui qui regarde aujourd'hui en reproductions les tableaux de Raphaël, ou même qui se rend à Dresde ou à Rome, ne voit pas ce que Raphaël a peint, car ces tableaux sont déjà si détériorés que l'on ne peut dire que ce sont encore les tableaux de Raphaël que l'on voit. Il est facile de comprendre ce que deviendront ces tableaux quand on considère le sort que connaît la *Cène* de Léonard de Vinci, qui est dans un état de plus en plus délabré. Celui qui réfléchit à cela sait que ces tableaux vont tomber en poussière avec le temps. Il en viendra tristement à se convaincre que tout ce que les grands hommes ont réalisé un jour finira par disparaître. Comme ces choses vont disparaître, on pourrait donc se demander : quel sens y a-t-il à ce qu'elles naissent et disparaissent ? Nous verrons qu'en fin de compte il ne restera rien de ce qui a été créé par la personnalité humaine au niveau individuel.

Et je voudrais aussi amener cet autre fait que voici devant votre âme : si nous voulons et devons aujourd'hui saisir le christianisme avec l'instrument de la science de l'esprit – j'ai déjà exposé précédemment comment nous considérons le christianisme comme une impulsion qui agit pour l'avenir –, alors nous avons besoin de certains concepts fondamentaux nous permettant de savoir comment l'impulsion du Christ continuera d'agir. Nous avons besoin de cela. C'est en fait une chose remarquable que nous nous trouvons ici devant la nécessité d'indiquer un devenir du christianisme ; mais il nous faut pour cela la science de l'esprit. Or il existe une personnalité chez qui nous trouvons les vérités de la science de l'esprit sous une forme singulière, exprimées en phrases lapidaires. Si nous évoquons maintenant cette personnalité, nous voyons que nous pouvons trouver chez elle bien des choses qui sont d'importance pour la

science de l'esprit. Cette personnalité est le poète allemand Novalis.

Si nous parcourons ses écrits, nous découvrons qu'il décrit l'avenir du christianisme à partir des vérités occultes de celui-ci. Or la science de l'esprit nous apprend que l'on a affaire ici à la même individualité qu'avec Raphaël, Jean-Baptiste et Élie.

Nous avons donc là à nouveau un aperçu de l'évolution future du christianisme. C'est un fait de nature occulte, car personne ne parvient à ce résultat par déduction.

Rassemblons encore une fois les différentes images que nous avons évoquées. Nous avons là cette réalité tragique du déclin chez les créatures et dans les œuvres des personnalités individuelles. Raphaël apparaît et déverse dans les âmes humaines son christianisme interconfessionnel. Nous commençons par nous dire que sa création se détériore, que ses œuvres tomberont un jour en poussière. Puis apparaît Novalis, pour se mettre de nouveau à l'accomplissement de la tâche, pour poursuivre ce que Raphaël a commencé, ce qu'il a voulu réaliser.

Maintenant, cette pensée ne nous semble plus si tragique, maintenant nous voyons que, si la personnalité se dissipe avec ses enveloppes, tout comme les œuvres se dissipent, le noyau essentiel continue de vivre et poursuit ce que Raphaël a commencé. Nous sommes donc de nouveau renvoyés à l'individualité. Mais comme nous nous sommes tournés avec énergie vers la conception du monde occidentale et par conséquent vers la personnalité, ce n'est que maintenant que la signification de l'individualité va nous apparaître très clairement. Nous voyons combien il est important que l'Orient ait dirigé son regard sur l'individualité, sur les bodhisattvas qui sont passés par de nombreuses incarnations, et combien il est important que l'Occident ait tourné son regard vers la personnalité individuelle, pour en venir seulement ensuite à appréhender ce qu'est l'individualité.

Mais je crois qu'il y a beaucoup de théosophes qui diront : eh bien, voilà une chose à laquelle il faut justement que nous croyons, quand on nous parle ainsi d'Élie, de Jean-Baptiste, de Raphaël et de Novalis ! Pour beaucoup, ce sera effectivement le cas. Mais finalement n'est-ce pas aussi la même chose lorsque les gens se sentent obligés de croire quand on affirme du côté des scientifiques que tel ou tel spectre apparaît lorsqu'on examine au moyen de l'analyse spectrale tel ou tel métal ou par exemple la nébuleuse d'Orion ? Quelques-uns se sont assurément livrés à cet examen, mais les autres, la majorité, se contentent de le croire. Mais au fond ce n'est absolument pas ce qui importe. Ce qui importe, c'est que la science de l'esprit se trouve au début de son développement et qu'elle amènera toujours plus les âmes à comprendre *par elles-mêmes* des choses comme celles qui ont été dites aujourd'hui. À cet égard, la science de l'esprit fera progresser très rapidement le développement de l'humanité.

J'ai indiqué certaines choses qui se présentent comme des points de vue occultes sur la vie. Si vous prenez simplement les trois points de vue que nous avons envisagés, vous voyez comment, du fait de regarder le rapport entre la vie et l'esprit de la terre, on peut donner une nouvelle direction à l'art de guérir, lui apporter de nouvelles impulsions ; ensuite vous voyez comment considérer Raphaël de façon à ce qu'il ne s'agisse pas que de la personnalité qui a existé, mais que l'on y perçoive aussi l'intervention des forces de son père, et vous voyez que c'est seulement ainsi que l'on pourra comprendre cette personnalité comme il convient. La troisième chose est que

nous ne pouvons éduquer des enfants que si nous savons ce qu'il en est des forces qui jouent en eux. Extérieurement, les gens admettent tout à fait qu'ils sont eux-mêmes entourés d'un nombre incalculable de forces qui agissent continuellement sur eux, que l'être humain subit en permanence l'influence de l'air, de la température, de l'environnement et des autres paramètres climatiques dans lesquels il vit. Et tout homme sait que sa liberté n'en est pas pour autant compromise. Ce sont des facteurs dont nous tenons déjà compte de nos jours. Mais que l'être humain est continuellement entouré de forces spirituelles et que l'on a à étudier ces forces, l'humanité l'apprendra grâce à la science de l'esprit. Elle apprendra à tenir compte de ces forces, et elle aura à en tenir compte dans les questions importantes concernant la santé et la maladie, l'éducation et la vie. Elle devra se rappeler de ces influences qui proviennent de notre environnement, du monde suprasensible, quand par exemple quelqu'un vient de perdre un ami, et qu'il se découvre ensuite telle ou telle sympathie et idée qui existaient chez le défunt. Ce que j'ai dit à ce sujet ne concerne pas que les enfants mais tous les âges de la vie. Les hommes n'ont absolument pas besoin de savoir avec la conscience superficielle comment agissent les forces du monde suprasensible. Mais l'ensemble de leur disposition intérieure peut nous le montrer, leur santé et leurs maladies peuvent nous le montrer.

Et les choses qui ont trait au rapport entre l'être humain dans sa vie sur le plan physique et les faits du monde suprasensible vont encore beaucoup plus loin. Je voudrais vous indiquer un fait simple qui vous montrera comment est ce rapport, un fait qui n'est pas inventé mais qui a été observé dans de nombreux cas. Un individu remarque à un moment donné qu'il a des sensations qu'il n'avait pas avant, qu'en lui surgissent des sympathies et des antipathies qu'il ne connaissait pas, qu'il réussit facilement telle ou telle chose qu'il ne réussissait que difficilement par le passé. Ni lui ni son entourage ne peuvent lui expliquer cela. Les faits de la vie non plus ne lui donnent aucune explication. Si l'on montre un tant soit peu d'attention – certes il faut aussi avoir un regard pour cela –, on s'apercevra que celui chez qui l'on observe cela sait et est capable maintenant de faire des choses qu'il ne savait et n'était pas capable de faire auparavant. Si l'on est passé par l'enseignement de l'occultisme et de la science de l'esprit et que l'on cherche à aller plus loin, on pourra entendre cet individu dire à peu près : « je me fais en ce moment une impression toute particulière. Je rêve de quelqu'un que je n'ai jamais vu de ma vie. Cette personne joue un rôle dans mes rêves, bien que je n'aie jamais eu affaire à elle. » – Si l'on vérifie la chose, on s'aperçoit qu'il n'a jamais eu l'occasion jusqu'ici d'avoir affaire à cette personne. Or cette personne est morte, et ce n'est que maintenant qu'elle peut l'approcher dans le monde spirituel. Après qu'elle l'ait approché suffisamment, elle lui est encore apparue comme figure dans un rêve, un rêve qui était plus qu'un rêve. C'est de cette personne qu'il n'a pas connue dans sa vie mais qui, après qu'elle fût morte, s'est mise à exercer de l'influence sur elle, que venaient les impulsions qu'il n'avait jamais auparavant.

Il ne s'agit pas de dire que ce que nous avons là n'est qu'un rêve, mais bien plus de savoir ce qu'il contient. Ce peut être quelque chose qui apparaît certes sous la forme d'un rêve, mais qui est en fait beaucoup plus proche de la réalité que la conscience extérieure. S'agit-il donc de savoir si Edison a inventé tel appareil dans un rêve ou bien en pleine conscience diurne ? L'important est de savoir si l'invention est vraie,

utilisable. Il ne s'agit donc pas de savoir si une expérience a lieu dans la conscience de rêve ou dans la conscience physique extérieure, mais de savoir si elle est vraie ou non.

Si nous résumons ce que nous avons pu saisir dans ce qui a été dit, nous pouvons dire que nous avons réalisé que, lorsque nous nous basons sur les connaissances occultes, la vie se présente à nous sous une tout autre lumière que lorsque nous n'avons pas ces connaissances. À cet égard, les spécialistes de la façon de penser matérialiste sont des enfants vraiment très curieux. On peut s'en convaincre à tout moment. Lorsque j'étais aujourd'hui dans le train qui m'a amené ici, j'avais dans les mains une brochure écrite par un physiologiste allemand, qui vient d'être rééditée. Il y dit qu'on ne peut parler d'une attention active de l'âme, du fait d'orienter son âme sur quelque chose, mais que tout cela dépend de la fonction des divers ganglions cérébraux, et que les voies par où circulent les pensées dépendent uniquement de la façon dont les diverses cellules cérébrales fonctionnent. Nulle intensité de l'âme ne peut intervenir ici ; tout dépend uniquement des connexions qui s'établissent ou non dans notre cerveau. Ces savants matérialistes sont vraiment des enfants ! Quand on tient une telle chose dans les mains, on doit se dire que ces messieurs sont bien candides, car on peut lire dans cette même brochure que l'on a fêté récemment le centième anniversaire de la naissance de Darwin, et qu'à cette occasion des gens qualifiés et non-qualifiés ont pris la parole. Bien entendu, l'auteur de la brochure se considère lui-même comme particulièrement qualifié. Et ensuite arrive toute la théorie des cellules cérébrales et son application. Mais quelle logique y a-t-il là-dedans ? Quand on est habitué à observer les choses telles qu'elles sont et que l'on examine ce que ces grands enfants proposent aux gens comme sens de la vie, on en vient à la pensée que c'est en fait la même chose que si quelqu'un disait : il est tout simplement absurde de croire qu'une volonté humaine serait un jour intervenue sur la façon dont les trains parcourent la surface de l'Europe. Car c'est absolument la même chose que si l'on examinait à un moment donné toutes les locomotives dans leurs parties et leurs fonctions et que l'on disait : les locomotives sont disposées de telle et telle façon et se dirigent dans telle et telle direction ; ces différentes directions se coupent en certains points de croisement, et grâce à cela on peut diriger les locomotives dans toutes les directions. – Ce qui s'ensuivrait, n'est-ce pas, c'est une énorme pagaille de locomotives et de trains sur les voies ferrées européennes ! Eh bien on peut tout aussi peu expliquer que ce qui se déroule dans les cellules cérébrales en tant que vie de la pensée humaine dépend uniquement de la constitution des cellules. Mais quand il arrive que de tels savants écoutent sans préparation une conférence sur l'occultisme ou la science de l'esprit, ils voient dans ce qui est dit là la plus épouvantable des inepties. Vous voyez, ils sont fermement convaincus qu'en aucune façon une volonté ne peut intervenir dans la manière dont les locomotives circulent en Europe, et ils pensent que tout le trafic dépend uniquement de la façon dont elles sont chauffées et orientées !

Ainsi nous voyons où nous en sommes actuellement avec la question du sens de la vie. D'un côté elle est en nous fortement obscurcie, mais de l'autre les réalités occultes s'imposent à nous. Si nous rassemblons ce qui a été dit aujourd'hui, nous pourrions sur cette base placer cette question devant notre âme de la façon dont on peut se la poser dans l'occultisme, et nous demander : quel est le sens de la vie et de l'existence, plus particulièrement de la vie et de l'existence humaine ?

Deuxième conférence

Copenhague, 24 mai 1912

Ce serait une grave erreur de croire que la question du sens de la vie et de l'existence pourrait être soulevée simplement en demandant : quel est le sens de la vie et de l'existence ? et que quelqu'un pourrait répondre par quelques mots en disant : la vie et l'existence ont tel ou tel sens. Jamais un réel sentiment ne pourrait naître de cette manière, jamais une idée de la grandeur, de la majesté et de la puissance qui se cachent derrière cette question ne pourrait se faire jour.

Certes, on pourrait aussi donner une réponse abstraite, mais vous sentirez, à travers ce que je m'appête à vous dire, combien une telle réponse serait peu satisfaisante. On pourrait dire : le sens de la vie consiste au fond en ce que les entités spirituelles en lesquelles nous voyons des êtres divins permettent progressivement à l'homme de contribuer à l'évolution de l'existence, de sorte que l'homme serait pour ainsi dire imparfait au début de son évolution, qu'il ne pourrait contribuer à l'immense édifice de l'univers, puis qu'il serait au cours de l'évolution de plus en plus appelé à le faire.

Mais ce serait une réponse abstraite, qui signifierait extraordinairement peu de chose pour nous. Pour ne serait-ce que pressentir une réponse à une question d'une telle importance, nous devons au contraire nous plonger dans certains secrets de l'existence et de la vie. Nous voulons pour cela partir des considérations qui se proposent à nous sur la base de celles auxquelles nous nous sommes livrés hier. Nous voulons aujourd'hui pénétrer pour ainsi dire encore un peu plus intensément ces secrets. Nous ne pouvons pas au fond nous contenter d'observer simplement le monde autour de nous, de voir les choses naître et disparaître. Nous avons déjà fait remarquer hier combien cette naissance et cette disparition sont énigmatiques pour notre âme, quand nous nous interrogeons sur le sens que tout cela peut avoir. Mais il y a quelque chose qui nous met devant une énigme encore plus difficile.

Si nous considérons cette naissance et cette disparition de plus près, la chose devient encore plus énigmatique. Nous voyons alors pour ainsi dire dans cette naissance quelque chose d'extrêmement étonnant, d'extrêmement singulier, qui pourrait nous affliger tragiquement si nous l'observons seulement de façon superficielle. Quand nous jetons un regard sur le monde avec les connaissances que nous tirons du monde physique, quand nous regardons les étendues des océans ou les étendues de n'importe quel autre domaine d'existence, nous savons que d'innombrables germes de vie apparaissent et que peu d'entre eux deviennent des êtres pleinement formés. Songez seulement au nombre de germes que les diverses espèces de poissons déposent chaque année dans la mer et qui n'atteignent pas leur but, qui est de devenir des êtres formés, mais qui disparaissent avant, et au petit nombre seulement qui atteignent ce but !

Hier, nous avons évoqué le fait que tout ce qui prend naissance disparaît pour ainsi dire à nouveau. Mais nous voici maintenant devant cet autre fait qui est que, d'une

profusion illimitée de possibilités, seules quelques-unes aboutissent à des réalités, et que cette naissance a donc déjà quelque chose de très énigmatique, du fait que ce qui semble lutter pour l'existence n'a absolument aucune garantie de pouvoir naître.

Prenons un cas concret. Si nous ensemençons un champ avec par exemple du blé ou du seigle, nous voyons se mettre à pousser un nombre incalculable d'épis. Nous savons très bien que de chacun des grains qui sont sur ces épis peut provenir un nouvel épi. Eh bien posons-nous la question : combien de grains parmi tous ces épis que nous voyons dans ce champ de semailles atteindront-ils ce but ? Songeons un instant au nombre infini de grains qui prendront un tout autre chemin que celui qui devrait être le leur, à savoir redevenir des épis. Nous avons là un cas concret de ce que nous voyons avec tout germe de vie, si bien que nous devons dire : toute la vie qui nous entoure n'apparaît en tant que telle que par le fait qu'en naissant elle semble repousser un nombre incalculable de germes de vie dans ce qu'on pourrait appeler l'abîme de l'inutile.

Retenons bien cela, retenons que tout ce qui se trouve tout autour dans notre environnement s'élève sur un sol formé de possibilités innombrables, qui ne deviennent jamais des réalités aux sens habituel du mot. Retenons que c'est sur un tel sol de possibilités innombrables que s'élèvent les réalités, et considérons cela comme un des côtés de l'énigme de la vie et de l'existence qui se propose à nos yeux.

Maintenant, nous allons nous tourner vers l'autre côté, qui est tout aussi réel, mais dont nous ne pouvons prendre conscience qu'en approfondissant les vérités occultes. Cet autre côté est celui qui se présente à l'être humain quand il suit le chemin de la connaissance occulte. Comme vous le savez, ce chemin de la connaissance occulte est parfois décrit comme étant dangereux. Et pourquoi ? Simplement pour la raison que, lorsque nous voulons suivre ce chemin, nous entrons dans un domaine qui ne doit en aucune manière être pris d'emblée pour ce qu'il nous paraît être.

Supposons que quelqu'un, grâce aux moyens que vous connaissez et que vous trouvez dans mon livre *l'Initiation ou comment acquérir des connaissances des mondes supérieurs*, suive le sentier occulte et parvienne au point où s'élèvent des arrière-fonds de son âme ce que nous appelons des imaginations. Vous savez de quoi il s'agit. Ce sont des images visionnaires qui viennent comme un monde tout nouveau au-devant de celui qui a suivi le sentier occulte. Quand quelqu'un suit ce sentier occulte de façon vraiment sérieuse, il arrive au point où tout le monde physique autour de lui s'obscurcit. À la place de ce monde physique apparaît un monde d'images, d'impressions fluctuantes, de nature sonore, olfactive, gustative ou lumineuse. Elles pénètrent et tourbillonnent dans notre champ de perception occulte, et nous faisons des expériences que nous pouvons appeler les expériences des visions imaginatives, lesquelles nous environnent alors de toutes parts, qui sont notre monde, dans lesquelles nous vivons et nous nous mouvons avec notre âme.

Supposons maintenant qu'un homme se laisse aller à croire que ce monde visionnaire dans lequel il serait entré de la sorte constitue pour lui une pleine réalité. Cet homme serait dans une grave, très grave erreur. Et nous sommes ici au point où le danger commence. Aussi longtemps que nous ne nous hissons pas de l'imagination, qui nous le fait apparaître comme par enchantement un monde visionnaire, jusqu'à l'inspiration, le domaine de la vie visionnaire est incommensurable. Ce n'est que

l'inspiration qui peut nous dire : tu dois te tourner vers cette image, tu dois diriger ton regard occulte vers elle, et tu y découvriras une vérité, et toute la multiplicité des autres images qui sont autour de celle-là doit disparaître dans un parfait néant. Alors cette image se détachera de la foule des autres images et t'apparaîtra comme une expression authentique de la vérité.

Ainsi donc nous entrons, quand nous nous trouvons sur le sentier occulte, dans un domaine où il existe une possibilité innombrable de visions, et nous devons nous développer de manière à pouvoir pour ainsi dire dégager, sélectionner dans ce domaine les visions qui expriment véritablement une réalité spirituelle. Il n'existe pas d'autre assurance possible que celle qui vient d'être indiquée, car si quelqu'un venait et demandait : on entre donc dans un domaine où les visions existent en quantité innombrable, mais lesquelles sont vraies, lesquelles sont fausses ? Peux-tu me donner une règle qui me permette de distinguer entre les vraies et les fausses ? – aucun occultiste ne pourrait répondre à cela en donnant une règle. Tout occultiste devrait dire : si tu veux apprendre à faire la distinction, tu dois continuer à te développer. Alors t'apparaît aussi la possibilité de diriger ton regard sur ce qui se maintient devant lui. Car se maintiennent devant lui les visions qui correspondent à ton point de vue, tandis que celles qui s'effacent devant toi ne sont que des images accessoires.

Le danger réside donc dans le fait que nombre de personnes se sentent extraordinairement bien et à l'aise dans ce domaine des visions et que, se trouvant devant un monde visionnaire, elles ne veulent pas continuer à se développer, à poursuivre leurs efforts, parce que ce monde visionnaire leur plaît bien trop. On ne peut pas en vérité se développer dans la vie spirituelle si l'on se contente de s'adonner à cette félicité, si l'on veut pour ainsi dire se repaître de ce monde visionnaire. Car on ne peut pas ensuite accéder à la réalité, à la vérité. On doit, par tous les moyens dont on dispose, poursuivre ses efforts. Alors la réalité spirituelle se dégage réellement de ces innombrables visions possibles.

Et maintenant comparez les deux choses que je viens de caractériser : d'un côté le monde extérieur, qui produit ces possibilités incalculables de germes de vie et ne permet qu'à peu d'entre eux de parvenir à leur but, et de l'autre le monde intérieur, vers lequel nous mène le sentier de la connaissance : un monde incommensurable de visions, qu'on peut comparer avec celui de ces possibilités des germes de vie. Peu d'entre elles sont des visions auxquelles nous allons finalement aboutir, qu'il est possible de comparer avec ce qui, sur la quantité innombrable des germes de vie, accède finalement à la vie réelle. Ces deux choses se recouvrent parfaitement dans le monde, elles vont parfaitement ensemble.

Mais nous voulons poursuivre un peu plus loin cette pensée. Nous voulons nous poser la question : a-t-il raison, celui qui se sent découragé et triste face à la vie et l'existence, parce que cette vie extérieure fait naître pour ainsi dire à moitié un nombre incalculable de germes et ne permet qu'à peu d'entre eux d'atteindre leur but ? Avons-nous la possibilité de nous affliger de cela, avons-nous la possibilité de dire : dehors a lieu un combat effréné pour l'existence, dont peu réchappent par l'effet du hasard ? Prenez notre exemple concret du champ de blé ou de seigle. Supposons que tous les grains qui se forment parviennent réellement à leur but et deviennent de nouveaux épis. Quelle en serait la conséquence ? Le monde serait tout simplement impossible,

car les êtres qui se nourrissent de blé ou de seigle n'auraient rien à manger ! Pour que les êtres que nous ne connaissons que trop bien aient pu se hisser au stade actuel de l'évolution, il a fallu que les organismes dont nous venons de parler restent en deçà de leur but, qu'ils sombrent pour ainsi dire dans l'abîme en face de la sphère de leur propre but. Mais malgré tout nous n'avons aucune raison de nous affliger, à moins de dire que le monde ne nous importe absolument en rien ; car si le monde nous importe en quelque chose, s'il nous importe qu'il existe – et le monde n'existe que par les êtres qui l'habitent –, il faut que ces êtres puissent se nourrir. Et pour qu'ils se nourrissent, il faut que d'autres êtres se sacrifient. C'est pourquoi il n'y a que peu de germes de vie qui peuvent réellement parvenir à leur but. Les autres doivent prendre d'autres voies. Ils doivent prendre d'autres voies parce qu'il faut que le monde existe, parce que ce n'est qu'ainsi que le monde peut être réellement organisé avec sagesse.

Nous ne sommes donc environnés par un monde tel que nous le voyons que par le fait que certains êtres se sacrifient avant d'atteindre leur but. Lorsque nous observons la voie que suivent les êtres qui se sacrifient, nous les trouvons dans les autres êtres de rang supérieur, dans les êtres qui ont besoin de ce sacrifice pour pouvoir exister. Nous avons donc pour ainsi dire saisi par un angle le sens en apparence si énigmatique de l'existence, qui peut tout aussi bien apparaître que sombrer dans l'anéantissement. Car nous avons découvert que c'est précisément en cela que la sagesse, et donc le sens, se dévoile dans l'existence, et que si nous nous lamentons sur le fait que tant d'êtres doivent sombrer apparemment sans but dans l'abîme, c'est uniquement parce que nous ne menons pas assez loin nos réflexions.

Retournons maintenant vers l'autre côté, le côté spirituel. Prenons ce que nous avons appelé le monde incommensurable des visions. Il faut bien que nous approfondissions ce que ce monde signifie réellement. Il n'est pas faux simplement dans le sens où l'on pourrait dire : ce qui sombre est faux, et ce qui reste pour finir est vrai. Ce n'est pas dans ce sens que ce monde est faux. Ce serait un jugement aussi borné de croire que ce ne sont pas des germes de vie qui ne parviennent pas à l'existence que si l'on croyait que ce ne sont pas de vraies imaginations qui sombrent devant nous dans l'immensité. Exactement de la même façon que nous voyons dans la vie extérieure, réelle, peu d'êtres atteindre leur but, ainsi seule une petite part de la vie incommensurable de l'esprit peut entrer dans notre horizon. Et pourquoi cela ?

Cette question du pourquoi sera extraordinairement riche d'enseignements pour nous. Supposons que l'homme s'adonne simplement à la multitude immense des visions qui affluent en lui. En celui à qui le monde visionnaire apparaît affluent continuellement des visions, une vision succède à l'autre, elles ondoient et se meuvent l'une dans l'autre. Il est absolument impossible de se défendre des images et des impressions qui fluctuent et nous entourent de leurs pulsations dans le monde spirituel. Mais si nous regardons attentivement, nous trouvons chez celui qui s'adonne simplement à ce monde visionnaire quelque chose de très singulier. Nous apprenons tout d'abord chez celui qui ne veut pas poursuivre son développement, mais préfère en rester aux visions, qu'il a perçu telle ou telle chose, qu'il a eu telle ou telle expérience. Bien, disons-nous, tu as eu des expériences spirituelles, tu as perçu cela, pour toi ce sont des réalités. Parfait, c'est une manifestation du monde spirituel. Mais nous remarquerons très vite que, s'il en vient un autre qui nous fait part des visions qu'il a

eues de la même chose sans être allé plus loin que le premier, ces visions-là auront une tout autre forme, de sorte que nous pourrions avoir deux témoignages différents sur la même chose. Oui, nous pourrions faire des expériences encore plus mauvaises. Nous découvrirons que ces gens qui veulent en rester au simple monde visionnaire témoigneront eux-mêmes différemment d'une même chose selon les moments, tantôt ils raconteront ceci, tantôt cela. Il est bien dommage que les visionnaires aient habituellement une mauvaise mémoire et qu'ils ne sachent plus ce qu'ils ont raconté la première fois. Ils n'ont pas conscience de ce qu'ils ont dit alors.

Bref, nous avons affaire à une multitude immense de manifestations. Si nous voulions en tant qu'êtres humains, avec notre moi terrestre actuel, juger correctement de tout ce qui nous apparaît dans le monde visionnaire, nous devrions établir des comparaisons à l'infini. Mais il n'en ressortirait absolument rien. Le principe fondamental qui prévaut ici est que ce monde visionnaire est certes une manifestation de l'esprit, mais en tant que témoignage il n'a absolument aucune valeur. Il peut nous venir autant de visions que l'on voudra, elles seront certes des manifestations du monde spirituel, mais en aucun cas des vérités. Pour qu'elles deviennent des vérités, il nous faudrait commencer par comparer les différentes visions d'une même personne et des personnes entre elles. Mais cela est impossible. Une alternative à cela est de poursuivre son développement jusqu'à l'inspiration. Et c'est alors qu'apparaît la chose suivante : nous constatons que, quand les gens s'élèvent jusqu'à l'inspiration, tous les témoignages concordent. Il n'y a plus de différences, plus rien ne se présente chez l'un différemment que chez l'autre. Les expériences faites par tous ceux qui ont atteint ce même degré de développement sont en fait semblables.

Passons maintenant à l'autre question, qui correspond d'une certaine manière à celle qui se présente à nous dans le monde extérieur. Là, nous avons établi une comparaison entre le petit nombre de germes de vie parvenus à leur but et tous ceux qui ont déjà sombré dans l'abîme. Nous savons que, pour que le monde existe, cette perte est nécessaire. Mais qu'en est-il du monde spirituel, des visions et des inspirations ? Ici, nous devons avant toute chose être au clair sur le fait que ce en face de quoi nous nous trouvons quand nous avons sélectionné les visions se présente réellement à nous en tant que réalités spirituelles, que nous n'avons donc pas de simples images qui ne nous livrent que des connaissances au sens habituel du mot. Il n'en est pas ainsi, et cela je veux vous le faire apparaître clairement par quelque chose de très significatif. Je veux vous montrer quel est le rapport de ces visions sélectionnées avec le monde, de la même façon que nous avons clairement perçu quel est le rapport entre les germes de vie sélectionnés, parvenus à leur but, et les germes de vie en général. Ceux-là servent précisément de nourriture aux autres. Mais qu'en est-il des visions sélectionnées, de ce qui vit vraiment en l'être humain comme visions réelles ?

Je dois faire remarquer ici certaines choses. Vous ne devez pas croire que le monde de l'esprit vit seulement en celui qui est parvenu à la clairvoyance et pas dans les autres. Vous ne devez pas vous représenter la clairvoyance de façon à vous dire : voilà le clairvoyant et voilà l'homme ordinaire, dans l'âme du clairvoyant la réalité spirituelle vit et s'exprime, mais pas dans l'âme de l'homme ordinaire. Ce ne serait pas juste. Vous devriez plutôt dire, si vous voulez l'exprimer correctement : voilà deux êtres humains,

l'un est un clairvoyant, l'autre n'en est pas un. Mais ce que voit le clairvoyant vit dans les deux. Dans le non-clairvoyant comme dans le clairvoyant vivent les mêmes choses, les mêmes impulsions spirituelles. Celles-ci sont aussi présentes dans l'âme du non-clairvoyant.

Le clairvoyant se distingue du non-clairvoyant uniquement par le fait qu'il les voit, alors que l'autre ne les voit pas. Le premier les porte en lui et les voit, le deuxième les porte aussi en lui mais ne les voit pas. Celui qui croirait que le clairvoyant a quelque chose en lui que l'autre n'a pas commettrait une grosse erreur. L'existence d'une rose par exemple ne dépend pas de ce que l'homme la perçoit ou non, et il va de même avec la clairvoyance : la réalité vit dans l'âme du clairvoyant comme dans celle du non-clairvoyant, bien que ce dernier ne la voit pas. La différence consiste uniquement dans le fait que le premier la voit et le deuxième ne la voit pas. Il faut donc dire que dans les âmes des hommes sur terre vivent réellement toutes les choses que le clairvoyant perçoit grâce à sa faculté. Nous devons inscrire cela très clairement dans nos âmes.

Nous allons passer maintenant à un domaine de réflexion tout autre en apparence, mais qui nous ramènera plus tard à ce que nous avons dit. Dirigeons notre regard sur, mettons, le monde animal. Le monde animal nous entoure de ces formes les plus diverses, les formes du lion, de l'ours, du loup, de l'agneau, du requin, de la baleine, etc. L'être humain distingue entre ces formes animales en s'en faisant des concepts extérieurs, en se forgeant le concept du lion, du loup, de l'agneau, etc. Seulement on ne doit pas confondre ce que l'être humain élabore comme concepts et ce que sont le lion et le loup dans la réalité. Vous savez que dans la science de l'esprit – il me suffit de le faire remarquer – nous parlons de ce que nous appelons les âmes-groupes. Tous les lions ont en commun une âme-groupe des lions, tous les loups une âme-groupe des loups. Certains philosophes abstraits disent il est vrai que ce que les animaux ont en commun n'existe qu'en concept, que l'essence du loup n'existe pas dans le monde extérieur. Mais ce n'est pas exact. Celui qui croit que l'essence du loup, c'est-à-dire ce qu'est objectivement l'âme-groupe dans le monde spirituel, n'existe pas en dehors de notre concept, n'a qu'à réfléchir à la chose suivante. En dehors de nous, dans le monde extérieur, il existe un être que nous appelons le loup. Supposons que l'élément psychique, ce qui fait la caractéristique du loup, soit le produit de l'organisation de la matière dont il est constitué. Nous savons que la matière du corps d'un animal change constamment. Un animal ingère de la matière nouvelle et rejette l'ancienne. De ce fait, sa masse matérielle change constamment. Mais ce qui importe, c'est le fait qu'il y a quelque chose dans le loup qui transforme la matière ingérée en matière-loup. Supposons que nous aurions établi grâce à toutes les finesses de la science combien de temps il faut au loup pour renouveler toute sa matière. Supposons ensuite qu'on l'enferme pendant tout ce temps et qu'on le nourrisse exclusivement d'agneaux, de sorte que pendant tout le temps qu'il lui faut pour changer entièrement sa matière, son corps sensible, il ne soit nourri que de matière d'agneaux. Si le loup n'était rien d'autre que la matérialité physique avec laquelle son corps est bâti, il devrait être à présent un agneau. Mais vous n'irez pas croire que le loup, après avoir mangé si longtemps de l'agneau, en soit devenu un lui aussi. Vous verrez que les concepts que nous nous forgeons des diverses formes animales correspondent à des réalités qui existent de façon suprasensible vis-à-vis de ce qui se trouve dans le monde extérieur.

Il en est ainsi avec tous les animaux. Ce sont les âmes-groupes, ce qui constitue le fondement de toute l'espèce animale, qui fait que tel animal est un loup, tel autre un agneau, tel autre un lion, tel autre un tigre. Or c'est l'âme-groupe dont l'homme prend clairement conscience dans son concept. Il est vrai que les concepts que l'homme se forge habituellement, précisément sur le monde animal, sont très imparfaits. Cette imperfection provient du fait que l'homme dans sa constitution actuelle pénètre très peu en profondeur dans les réalités, qu'il reste à vrai dire seulement à la surface des êtres. Si, en se forgeant le concept de loup, il allait plus en profondeur, il n'aurait pas seulement dans son âme le concept abstrait, mais il connaîtrait aussi l'état d'âme qui correspond à ce concept. Avec le concept s'élaborerait un état d'âme, et l'homme, en se forgeant le concept de loup ou celui d'agneau, éprouverait ce que c'est qu'être un loup ou un agneau. Il ressentirait la soif de sang du loup ainsi que la patience de l'agneau.

S'il n'en est pas ainsi aujourd'hui, cela tient au fait – je ne peux le dire que symboliquement, sinon cela nous emmènerait trop loin, mais vous savez déjà à quelle réalité cela correspond – que l'homme, après avoir subi l'influence de Lucifer, a été empêché par les dieux d'avoir la vie, en plus de la connaissance. Il ne devait pas manger de l'arbre de la vie. C'est pourquoi il n'a que la connaissance et ne peut éprouver la réalité de la vie. Il ne le peut que s'il est un occultiste, que s'il pénètre de manière occulte dans ce domaine. Alors il n'a pas que le concept abstrait, mais il vit dans ce que nous désignons par l'expression « la soif de sang du loup » et « la patience de l'agneau ».

Vous comprendrez maintenant toute la différence qu'il y a entre ces deux choses. Cela entre en lutte avec tout ce qui est en nous, car les concepts sont pénétrés de la substance la plus intime de l'âme. Mais ces concepts, l'occultiste et le clairvoyant doivent se les former, ils doivent se hisser jusqu'à eux. Quand le clairvoyant s'est hissé jusqu'à ces choses, alors on peut dire que quelque chose de cela vit désormais en lui. Et en effet, en lui vit une image vivante de tout le monde animal extérieur. – Comme il a bien de la chance, celui qui n'est pas devenu clairvoyant, pourrait-on dire alors. Mais je viens précisément de faire la remarque que le clairvoyant ne se distingue pas à cet égard de l'homme ordinaire ! Ce qui est en l'un est aussi en l'autre. La différence réside uniquement dans le fait que l'un le voit, tandis que l'autre ne le voit pas. Le monde entier dont j'ai parlé est en réalité dans l'âme de chaque être humain, seulement l'homme ordinaire ne le voit pas. C'est ce qui monte et influe des arrière-fonds cachés de l'âme, ce qui le rend intérieurement inquiet, ce qui l'entraîne dans le doute, le tire par-ci, par-là, ce qui forme le jeu de ses désirs et instincts. Ce qui ne dépasse pas un certain seuil, ce qui ne s'exprime et ne se manifeste que faiblement n'en existe pas moins. Celui qui a une telle disposition intérieure est en relation avec le monde de telle sorte que ces sentiments-là l'emplissent, le saisissent dans la lutte et dans la vie, et le place dans des relations très sérieuses avec les êtres et les hommes. Il en est ainsi. Et pourquoi ?

S'il n'en était pas ainsi, l'évolution de notre Terre serait en quelque sorte parvenue à son terme en ce qui concerne le stade animal. Le règne animal tel qu'il est serait une sorte de terme. Il ne pourrait aller plus loin. Toutes les âmes-groupes des animaux qui vivent autour de nous ne pourraient parvenir dans leur évolution aux prochaines incarnations de la Terre. Ce serait quelque chose de singulier. Ces âmes-groupes des

animaux seraient dans la situation – pardonnez-moi cette comparaison, mais elle vous montrera ce dont il s’agit – d’un état d’amazones dans lequel aucun homme ne pourrait entrer. Sans êtres masculins, cet état devrait nécessairement disparaître. Il ne disparaîtrait certes pas sur le plan spirituel, car les âmes transiteraient vers d’autres règnes, mais en tant qu’état d’amazones il serait promis à ce destin. Ainsi disparaîtrait également l’état des âmes-groupes des animaux s’il n’y avait rien d’autre que lui. C’est-à-dire que ce qui vit dans les âmes-groupes des animaux doit être fécondé et ne peut pas surmonter autrement les écueils de l’évolution terrestre ; cela ne peut pas accéder à la prochaine incarnation de la Terre, l’existence de Jupiter, si ce n’est pas fécondé comme je l’ai décrit. De cette façon, certes, les formes animales de la terre disparaissent, elles meurent, mais les âmes-groupes sont fécondées et seront prêtes pour une existence supérieure sur Jupiter, accédant ainsi à l’étape suivante de leur existence.

Que se passe-t-il par le fait que l’être humain reproduit ici-bas les formes vivantes des âmes-groupes ? Il élabore de cette façon les germes appelés à féconder les âmes-groupes, lesquelles sans cela ne pourraient poursuivre leur évolution. Si nous considérons ce fait, alors nous pouvons dire la chose suivante : nous voyons déjà dans le règne animal que l’homme développe en lui, sur l’incitation extérieure qui lui vient en contemplant le règne animal, certaines impulsions intérieures qui sont des germes appelés à féconder les âmes-groupes des animaux. Ces impulsions, qui naissent dans la vie comme germes appelés à féconder les âmes-groupes des animaux, naissent sur une incitation extérieure. Mais ce n’est pas sur une incitation extérieure que naissent les visions du clairvoyant, ni non plus celles qui sont sélectionnées comme visions réelles. Elles n’existent que dans le monde spirituel et vivent dans les âmes humaines.

Mais ne croyez pas, quand sur une certaine quantité de grains de blé il y en a tant et tant de consommés tandis que seul un petit nombre donnent des épis, qu’il ne se passe rien dans le monde spirituel ! Tandis que les grains sont consommés, l’élément spirituel qui est lié aux grains de blé passe dans l’homme. Cela apparaît le mieux au regard clairvoyant quand il contemple une mer où se trouvent tant et tant de germes de poissons et qu’il observe combien peu d’entre eux se développent jusqu’à devenir des poissons à part entière. Ceux qui deviennent des poissons à part entière montrent à l’intérieur de petites flammes, tandis que ceux qui ne se développent pas physiquement, qui sombrent physiquement dans l’abîme, développent de puissantes formations de flammes lumineuses. Ici, le spirituel est d’autant plus important. Il en va de même avec les grains de céréales et de blé qui sont consommés. L’élément matériel est consommé ; tandis qu’il est broyé et détruit, il se dégage de ces grains de blé non parvenus à leur but une force spirituelle qui remplit notre environnement. Il en va de même quand le clairvoyant voit quelqu’un manger du riz ou quelque chose de semblable. Tandis que l’homme ingère en lui le matériel, l’unit à lui, les forces spirituelles qui étaient liées au grain jaillissent à flots. Tout cela n’est pas une chose aussi simple pour le regard occulte, en particulier quand la nourriture n’est pas d’origine végétale. Mais je ne veux pas aborder cela aujourd’hui, car la science de l’esprit ne doit afficher aucun parti pris, y compris pour le végétarisme.

Donc les entités spirituelles se regroupent. Tout ce qui disparaît en apparence livre à l’environnement sa part spirituelle. Ce spirituel livré à l’environnement s’unit

réellement à ce qui est en l'être humain, à ce qui vit dans son monde visionnaire, qu'il soit ou non clairvoyant. Et les visions sélectionnées d'après l'inspiration sont, j'aimerais dire, ce qui féconde et mène plus loin dans l'évolution le spirituel exprimé des germes de vie non parvenus à leur but.

Ainsi notre vie intérieure se trouve, à travers ce qu'elle développe là, en relation permanente avec le monde extérieur, elle interagit avec ce monde. Ce monde extérieur irait vers sa fin, il ne pourrait continuer à se développer, si nous ne lui apportions les germes qui le fécondent. Dans le monde extérieur se trouve aussi une spiritualité, mais pour ainsi dire une moitié seulement de spiritualité. Pour qu'elle ait une descendance, cette spiritualité extérieure, il faut que vienne à elle l'autre spiritualité, celle qui vit à l'intérieur de nous. Ce qui vit en nous n'est aucunement une simple reproduction cognitive de l'extérieur, c'est au contraire quelque chose qui lui appartient. Cela s'assemble à ce qui est à l'extérieur de nous et poursuit son évolution. Exactement de la même façon que les pôles nord et sud (ou que les pôles + et -) doivent s'assembler magnétiquement (ou électriquement) pour que quelque chose se produise, il faut que s'assemble ce qui s'élabore en nous-mêmes dans le monde des visions et ce qui à l'extérieur jaillit de ce qui a sombré en apparence dans l'abîme. Ce sont là des énigmes merveilleuses, mais qui peu à peu s'éclairent et qui nous montrent comment l'intérieur est en lien avec l'extérieur.

Jetons maintenant un regard sur ce qui nous entoure à l'extérieur et sur ce que nous avons comme visions sélectionnées, ce qui se détache des possibilités immenses de visions. Ce que nous élevons ainsi comme vision valable pour nous sert notre évolution intérieure. Ce qui sombre alors quand nous embrassons du regard toute l'immense étendue de la vie visionnaire, ce qui sombre comme visions particulières, cela ne sombre pas dans le néant, mais cela pénètre dans le monde extérieur et le féconde. Ce que nous avons sélectionné parmi les visions sert notre évolution à venir. Les autres se détachent de nous et s'unissent à ce qui est autour de nous, à la vie qui n'est pas parvenue à sa destination.

De même qu'un être vivant doit ingérer pour se nourrir ce qui n'est pas parvenu à la vie, de même nous devons ingérer ce que nous ne laissons pas au monde extérieur pour le féconder. Cela a donc une finalité. Et tout ce qui naît continuellement dans le monde sur le plan spirituel devrait mourir si nous ne délaissions pas nos visions et ne sélectionnions pas uniquement celles qui ressortent de l'inspiration.

Nous arrivons maintenant au second point, le danger de la vie visionnaire. Que fait-il, celui qui se contente de qualifier de vérité toute l'immense multitude des visions sans sélectionner ce qui pour lui est juste, sans écarter le nombre de loin supérieur des autres visions ? Que fait-il ? Il fait spirituellement la même chose que ce que ferait un homme – si vous le traduisez sur le plan physique, vous verrez tout de suite de quoi il retourne – qui se trouverait devant un champ ensemencé et n'en utiliserait pas la majeure partie pour être consommée, mais emploierait tous les grains pour ensemençer à nouveau. Il n'y aurait pas long avant que la terre ne suffise plus pour porter tout ce blé. Cela ne pourrait donc continuer ainsi, car tout le reste devrait mourir, faute d'avoir de quoi se nourrir. Il en va de même de celui qui considère tout comme une vérité, qui n'écarter aucune vision et conserve tout au-dedans de lui. Il agit en lui comme s'il moissonnait tous les grains de blé et les semait à nouveau. De même

que le monde serait bientôt envahi uniquement de champs de blé et de grains de blé, celui qui ne ferait pas de sélection se laisserait lui-même envahir par les visions.

Je vous ai décrit l'environnement, tant sur le plan physique que spirituel, les animaux, ainsi que les concepts que l'être humain se fait de cela. Mais j'ai aussi montré comment l'être humain doit donner un but à ses visions, et comment ce monde visionnaire doit se lier au monde extérieur pour que l'évolution puisse aller de l'avant. Mais qu'en est-il si nous envisageons maintenant l'être humain ? Il se trouve face à un animal, il considère son âme-groupe, il dit « loup », c'est-à-dire qu'il s'est forgé le concept *loup*, et tandis qu'il dit « loup » est montée en lui l'image dont cependant le non-clairvoyant ne connaît pas la substance d'âme, mais seulement le concept abstrait. Lorsque l'homme prononce le nom « loup », ce qui vit dans la substance d'âme se lie à l'âme-groupe et la féconde. S'il ne prononçait pas le nom, le règne animal mourrait en tant que tel. Et c'est également valable pour le règne végétal.

Ce que j'ai caractérisé à propos de l'être humain n'est valable que pour lui. Cela n'est valable ni pour les animaux, ni même pour les anges et ainsi de suite. Ceux-là ont de toutes autres tâches. Seul l'être humain est là pour placer son être en face du monde, afin que naissent les germes de fécondation qui s'expriment dans le nom. L'être humain renferme par conséquent en lui-même la possibilité de l'évolution future des règnes animal et végétal.

Retournons maintenant au point de départ que nous avons pris hier. Les anges-serviteurs demandèrent à Iahvé ou Jéhovah pourquoi il voulait absolument créer l'être humain. Les anges ne pouvaient le comprendre. Alors Jéhovah rassembla les animaux et les plantes et demanda aux anges quels sont les noms de ces êtres. Ils ne le savaient pas. Ils ont d'autres tâches que celle de féconder les âmes-groupes. Mais l'être humain fut capable de dire les noms. Iahvé montra ainsi qu'il a besoin de l'être humain, parce que sans lui la Création mourrait. En l'être humain continue d'évoluer ce qui est parvenu à son terme dans la Création et qui doit être à nouveau attisé pour que l'Évolution se poursuive. C'est pourquoi il fallait que l'être humain vienne s'ajouter à la Création, afin que puissent naître les germes de fécondation qui s'expriment dans le nom.

Ainsi nous voyons que nous ne sommes pas placés inutilement avec notre vie dans la Création. Si nous écartons l'homme en pensée, les règnes de transition ne pourraient poursuivre leur évolution. Ils succomberaient au destin auquel succomberait un monde végétal qui ne serait pas fécondé. C'est uniquement du fait que l'être humain est placé au sein de l'existence terrestre que le pont est établi entre le monde passé et celui à venir, et l'être humain prend pour lui-même, pour son développement, ce qui dans l'immensité des êtres vit comme nom, faisant ainsi en sorte de s'élever avec toute l'Évolution.

Nous avons donc répondu, mais pas de façon simple et abstraite, à la question : quel est le sens de la vie ? bien qu'au fond notre réponse ait encore quelque chose d'abstrait. L'être humain est devenu un collaborateur des entités spirituelles. Il l'est devenu de par tout son être. Ce qui est en lui est devenu le germe qui féconde l'ensemble de la Création. Il doit exister, et sans lui la Création ne pourrait exister. Ainsi, en se sachant placé au sein de la Création, l'être humain se sent comme un participant à l'acte de

création divine et spirituelle.

Maintenant il sait aussi pourquoi il mène en lui cette vie, pourquoi se trouve à l'extérieur le monde des étoiles, des nuages, des règnes naturels, avec tout ce qui s'y rattache spirituellement, et pourquoi il porte en lui le monde de sa vie intérieure. Car maintenant l'être humain voit que ces deux mondes vont de pair, et que l'évolution ne va de l'avant que dans la mesure où ils agissent l'un sur l'autre. À l'extérieur s'étend dans l'espace le monde immense. Au-dedans de nous se trouve le monde de notre âme. Nous ne remarquons pas que ce qui vit en nous jaillit à l'extérieur et se lie à ce qui y vit. Nous ne remarquons pas que nous sommes le lieu d'opération où ce lien se produit. Ce qui est en nous constitue pour ainsi dire un des pôles, et ce qui se trouve à l'extérieur dans le monde est l'autre pôle, et pour que le monde poursuive son évolution il faut que les deux se lient l'un à l'autre. Et le sens de l'être humain réside en ceci que nous devons le permettre.

La connaissance ordinaire de la conscience normale ne sait pas grand-chose à ce sujet. Mais en progressant dans la connaissance de ces choses, nous prenons toujours plus conscience qu'en nous se trouve en quelque sorte le lieu où le pôle nord et le pôle sud du monde – si je peux prendre cette comparaison – échangent leurs forces opposées, s'unissent l'un à l'autre, de telle sorte que l'évolution peut continuer d'avancer. Nous apprenons par la science occulte qu'en nous réside la scène où les forces du monde s'équilibrent l'une l'autre. Nous sentons de quelle façon vit en nous comme en un centre le monde divin et spirituel, comment il se lie au monde extérieur et comment tous les deux se fécondent ainsi mutuellement.

Si nous nous sentons comme étant ce lieu d'opération et si nous savons que nous avons notre rôle à jouer, nous nous plaçons de façon juste dans la vie, nous saisissons tout le sens de la vie et nous reconnaissons que, par le fait que nous allons plus avant dans la science de l'esprit, ce qui est tout d'abord inconscient deviendra en nous de plus en plus conscient. Tout le développement des forces spirituelles supérieures repose là-dessus. Alors qu'il est impossible à la conscience normale de se dire : quelque chose en toi s'unit à ce qui est extérieur, la conscience supérieure est en mesure de le percevoir. Celle-ci développe réellement ce qui fait partie du monde extérieur. C'est pourquoi il est nécessaire d'avoir une certaine maturité, afin de ne pas mélanger à tort et à travers ce qui est à l'intérieur et ce qui est à l'extérieur. Car dès que nous accédons à une conscience supérieure, ce qui vit en nous est une réalité. Ce n'est qu'une apparence que tant que l'on vit dans la conscience ordinaire, normale.

Nous prendrons part au divin et au spirituel. Mais pourquoi le ferons-nous ainsi ? Tout cela au bout du compte a-t-il un sens, si nous ne sommes pour ainsi dire qu'une sorte d'appareil d'équilibrage entre des forces opposées ? Ces forces ne pourraient-elles pas aussi s'équilibrer sans nous ? Il suffit d'une réflexion très simple pour voir ce qu'il en est. Supposez que voici une quantité de force [R. Steiner dessine au tableau]. Une partie se trouve à l'intérieur, l'autre à l'extérieur. Le fait que ces parties se trouvent l'une en face de l'autre n'est pas dû à nous. Nous les distinguons d'abord l'une de l'autre. Mais il dépend de nous qu'elles puissent s'assembler. Nous les faisons se rejoindre en nous. Cette pensée, si nous y réfléchissons comme il convient, est une pensée qui éveille en nous les mystères les plus profonds. Les dieux nous mettent face au monde comme devant une dualité : à l'extérieur la réalité objective, en nous la vie

de l'âme. Nous nous trouvons là et nous sommes ceux qui fermons en quelque sorte le circuit et qui rassemblons ainsi les deux pôles. C'est ce qui se passe en nous, sur le lieu d'opération de notre conscience.

C'est là qu'apparaît ce qu'est pour nous la liberté. Nous devenons par là des entités autonomes. Nous n'avons pas à voir seulement dans l'édifice entier de l'univers un théâtre, mais aussi un terrain qui appelle notre collaboration. Il est vrai que nous soulevons là une pensée que le monde ne comprend pas si facilement, pas même quand on la lui présente philosophiquement, comme j'ai essayé de le faire voici des années avec mon petit livre *Vérité et Science*, dans lequel j'ai exposé qu'il y a d'abord l'activité sensorielle, et puis le monde intérieur, mais que la rencontre, l'interaction est nécessaire. Cette pensée y est présentée philosophiquement. Je n'essayais pas encore à cette époque de montrer les mystères occultes cachés derrière, mais le monde n'a même pas compris cette philosophie à l'époque.

Maintenant voyons comment nous avons à penser le sens de la vie. Nous trouvons un sens en disant : nous sommes les co-acteurs du processus du monde. Ce qui est dans le monde est séparé en deux domaines opposés, et nous sommes placés là pour les faire se rejoindre. Mais la chose n'est pas du tout telle que nous devons nous représenter ce travail comme étroitement limité. Je connais en Allemagne un amusant monsieur qui écrit beaucoup pour les journaux allemands. Il a récemment écrit dans un journal qu'il serait nécessaire pour l'évolution du monde que l'homme reste à jamais dans la situation de ne pouvoir résoudre les énigmes habituelles de ce monde, et que ce ne serait pas juste qu'il parvienne à les percer, à les résoudre par son entendement. Car si l'homme résolvait les énigmes posées à son entendement, il n'y aurait plus d'énigmes et il ne lui resterait plus rien à faire. Donc il faut toujours que ces énigmes restent irrésolues, et il faut toujours que se produisent des choses imparfaites ! On peut dire que cet homme ne soupçonne aucunement que, si la conscience normale est parvenue à son terme, la conscience elle-même continue de progresser, et qu'alors apparaît une nouvelle polarité qui constitue une nouvelle tâche et dont il faut à nouveau réunir les éléments. Jusqu'à quand ? Jusqu'à ce que l'être humain soit parvenu à ce que sa conscience soit une répétition de la conscience divine.

Maintenant que nous nous sommes fait une idée de toute l'immense grandeur de l'énigme, nous pouvons nous hisser au niveau d'une réponse abstraite, car nous savons maintenant qu'en nous vivent les germes appelés à féconder un monde spirituel qui sans nous ne pourrait continuer d'aller de l'avant. Maintenant nous allons voir aussi ce qu'il en est du sens de l'existence, car nous travaillons désormais sur une base large. Maintenant les choses sont telles que nous devons dire : autrefois, il y avait dans l'évolution la conscience divine. Elle existait dans toute son immensité. Nous y voyons le début de l'existence. Cette conscience divine crée d'abord des images d'elle. Mais en quoi ces images se distinguent-elles de la conscience divine ? En ceci qu'elles étaient multiples, alors que la conscience divine était seule et unique, et encore en ceci qu'elles étaient vides, alors que la conscience divine était pleine de contenu. De sorte que ces images n'existaient que dans la multiplicité et qu'elles étaient en même temps vides, de la même façon que nous avons un moi vide en face d'un moi divin que remplissait tout un monde. Mais il a été fait de ce moi vide un lieu d'opération où se lient continuellement les contenus divins séparés en deux domaines opposés. Et pendant

que la conscience vide travaille sans cesse à les équilibrer l'un l'autre, elle s'emplit toujours plus de ce qui était à l'origine dans la conscience divine. L'évolution va donc de l'avant de telle manière que la conscience individuelle s'emplit de ce que la conscience divine avait au début comme contenu. C'est ce qui se réalise dans les individualités par ce travail continu d'équilibre.

La conscience divine a-t-elle besoin de cela pour son évolution ? C'est ce que se demandent bien des gens qui ne parviennent pas à saisir complètement le sens de la vie. La conscience divine a-t-elle besoin de cela pour sa perfection, pour son évolution ? Non, elle n'en a pas besoin. Elle a tout en elle. Mais la conscience divine n'est pas égoïste. Elle se réjouit qu'un nombre immense d'êtres aient le même contenu qu'elle. Mais pour cela il faut d'abord que ces êtres acquièrent le tout, de manière à avoir en eux la conscience divine et que celle-ci s'en trouve multipliée. En grand nombre apparaît alors ce qui au début de l'Évolution était unique, mais qui par la suite s'est détaché pour s'engager sur la voie de la divinisation de la conscience individuelle.

L'Évolution telle qu'elle est décrite ici a toujours été au fond la même pour l'être humain. Elle était ainsi au temps de Saturne, tout comme au temps du Soleil et de la Lune. Nous l'avons clairement exposée aujourd'hui en ce qui concerne la période terrestre. Au temps de Saturne, la première ébauche du corps physique suit cette même évolution et féconde d'un autre côté l'extérieur, au temps du Soleil l'ébauche du corps éthérique fait de même, et ainsi de suite. Le processus est identique, il devient seulement de plus en plus spirituel. Il reste finalement de moins en moins de choses encore à féconder à l'extérieur. À mesure que les êtres humains poursuivront leur évolution, de plus en plus de choses vivront en eux et il y en aura de moins en moins à féconder à l'extérieur. Par conséquent, il portera à la fin de plus en plus ce qui est à l'extérieur dans son intériorité. Le monde extérieur deviendra son monde intérieur. L'intériorisation est l'autre côté de l'évolution en cours.

Union de l'intérieur avec l'extérieur, intériorisation de l'extérieur, tels sont les deux points vers lesquels les êtres humains progressent dans leur évolution. Ils deviendront toujours plus identiques au divin et finalement toujours plus intérieurs. Lors de la phase d'évolution sur Vulcain, tout sera alors fécondé. Tout ce qui est extérieur sera devenu intérieur. Divinisation signifie intériorisation. Tel est le but et le sens de la vie.

Mais nous n'allons au fond des choses que si nous nous abstenons de nous les représenter de manière à n'en ériger que des concepts abstraits, et si nous entrons au contraire réellement dans les détails. L'être humain doit se plonger dans les choses et entrer dans les détails, de manière à ce que, quand il forme le nom des animaux et des plantes, naisse en lui quelque chose qui relie ce qui est dans le mot à ce qui est à la base du germe animal ou végétal, puis que celui-ci continue de vivre dans le monde spirituel. Notre conception du monde a bien besoin d'aller vers une amélioration, car qu'est-ce qu'a donc fait le darwinisme dans ce sens ? Il parle de la lutte pour l'existence. Mais il ne tient pas compte du fait que ce qui pour lui est vaincu et disparaît n'en poursuit pas moins une évolution. Le darwiniste ne voit que les êtres qui atteignent leur but et ceux qui disparaissent. Mais ceux qui disparaissent expulsent d'eux le spirituel, si bien que ce qui l'emporte dans la lutte physique n'est pas seul à évoluer. Ce qui disparaît en apparence poursuit son évolution dans le spirituel. C'est cela qui importe.

Ainsi nous percevons le sens de la vie. Rien, même ce qui a été vaincu, même ce qui a été mangé, ne disparaît, mais cela est fécondé spirituellement, cela repousse spirituellement. Bien des choses dans l'ensemble de l'évolution terrestre et humaine ont disparu, sans que l'être humain n'y ait été pour rien directement. Prenons toute l'évolution préchrétienne. Nous savons ce qu'elle a été, cette évolution préchrétienne. L'être humain est issu à l'origine du monde spirituel. Il est descendu peu à peu dans le monde physique-sensible. Ce qui l'a animé au début, ce qui a vécu en lui, cela a disparu, de même qu'ont disparu les germes de vie qui n'ont pas atteint leur but. De la lignée de l'évolution humaine, nous voyons une quantité innombrable de choses sombrer dans l'abîme. Pendant que toutes ces choses sombrent au cours de l'évolution extérieure de la culture humaine, de la vie humaine, en haut se développe l'impulsion du Christ. De même qu'en l'être humain le germe fécondant se développe pour le monde qui l'entoure, ainsi l'impulsion du Christ se développe pour ce qui disparaît en apparence chez l'être humain. Ensuite a lieu le Mystère du Golgotha. C'est la fécondation, du haut vers en bas, de ce qui a disparu. Il se produit là réellement un changement dans ce qui a chu apparemment du divin et a sombré dans l'abîme. L'impulsion du Christ se manifeste et le féconde. Et à partir du Mystère du Golgotha, nous assistons dans le cours de l'évolution terrestre à un nouvel essor et à une reprise en avant, grâce à la fécondation due à l'impulsion du Christ.

Nous voyons donc aussi se vérifier au niveau de cet événement immense de l'évolution terrestre la polarité que nous avons reconnue auparavant. À notre époque ressortent les germes culturels qui ont disparu lors de l'ancienne civilisation égyptienne. Car ils sont contenus dans l'évolution terrestre. L'impulsion du Christ est intervenue dans cette évolution et les a fécondés, et du fait de cette fécondation s'est produit chez nous la répétition de la civilisation égypto-chaldéenne. Dans la civilisation qui suivra la nôtre apparaîtra la civilisation originelle de la Perse, elle aussi fécondée par le germe du Christ. À la septième époque apparaîtra sous une nouvelle forme la civilisation indienne originelle, l'art hautement spirituel issu des saints Rishis, fécondée par le germe du Christ.

Nous voyons donc que ce que nous avons appris à connaître dans l'être humain peut aussi trouver son pendant dans le cours de l'évolution : l'intérieur et l'extérieur, le psychique et le physique, qui se fécondent mutuellement. Ainsi nous avons en haut l'impulsion du Christ, et en bas la fécondation par le germe du Christ. En bas la culture terrestre qui se poursuit, et venant d'en haut, à travers le Mystère du Golgotha, l'impulsion du Christ.

Nous comprenons aussi maintenant le sens de l'expérience du Christ : la Terre doit participer aux secrets de l'univers, tout comme chaque être humain doit participer aux secrets divins. De ce fait la polarité a été introduite en l'être humain comme dans la Terre.

Comme deux pôles opposés se sont développés la Terre et ce qui est au-dessus, ce qui ne s'est uni à la Terre qu'à travers le Mystère du Golgotha. Le Christ et la Terre appartiennent l'un à l'autre. Afin de pouvoir s'unir, ils devaient tout d'abord se développer séparément dans la polarité. Ainsi nous voyons qu'il est nécessaire, pour que les choses en général se manifestent dans la réalité, qu'elles se différencient dans la polarité, puis qu'elles s'unissent à nouveau, permettant à la vie d'avancer. Tel est le

sens de la vie.

Et c'est parfaitement vrai : quand nous regardons les choses ainsi, nous sentons notre place au sein du monde, nous sentons que le monde ne serait absolument rien sans nous. Un mystique aussi profond qu'Angélu Silésius [7] a dit cette parole remarquable, qui pourrait de prime abord nous déconcerter : « Je sais que sans moi Dieu ne peut vivre un seul instant ; si je cesse d'être, d'indigence il doit rendre l'esprit. » Les chrétiens de confession peuvent tempêter contre une telle parole. Mais ils ne songent pas du tout ici à l'histoire de la chose, à savoir qu'Angélu Silésius, avant de devenir catholique – pour, disait-il, se tenir pleinement sur le terrain du christianisme – était déjà un homme tout à fait pieux, ce qui ne l'a pas empêché d'énoncer cette parole. Celui qui connaît Angélu Silésius ne peut admettre qu'elle ait été inspirée par de l'athéisme. Tout ce qui est dans le monde se trouve en opposition avec autre chose, comme les éléments d'une polarité qui ne peuvent être réunis si l'on place l'être humain à l'écart. L'être humain se tient au milieu, il fait partie de cela. Quand l'être humain pense, le monde pense en lui. Il est le lieu d'opération, se contentant juste de rassembler les pensées. Quand l'être humain sent et veut, il en va de même.

Nous pouvons maintenant mesurer ce que cela signifie, quand nous tournons notre regard vers les lointains espaces et que nous disons : c'est le divin qui emplit notre regard, et le divin est ce qui doit s'unir au germe terrestre. – L'être humain peut dire : le sens de la vie est en moi. Les dieux se sont donné des buts. Mais ils ont aussi choisi le lieu où ces buts doivent être atteints. L'âme humaine est ce lieu. C'est pourquoi, du moment qu'elle regarde assez profondément en elle et ne cherche pas seulement à résoudre les énigmes répandues dans l'espace, elle trouve au-dedans quelque chose où les dieux accomplissent leurs actes et où l'être humain est partie prenante. C'est ce que j'ai tenté d'exprimer par les mots qui se trouvent dans mon dernier Drame-Mystère [8] *l'Épreuve de l'âme* : comment, à l'intérieur de l'être humain, les dieux agissent, comment le sens du monde se manifeste dans l'âme humaine et comment le sens du monde vivra dans cette âme humaine. Quel est le sens de la vie ? C'est celui qui vivra en l'être humain lui-même. C'est ce que j'ai cherché à exprimer par ces mots que l'âme peut se dire à elle-même :

« Dans ton penser vivent des pensées cosmiques,
Dans ton sentir œuvrent des forces cosmiques,
Dans ton vouloir agissent des êtres cosmiques.
Perds-toi dans les pensées cosmiques,
Ressens-toi par les forces cosmiques,
Crée-toi par les êtres de volonté.
Ne finis pas aux confins du monde,
Emporté par le jeu rêveur de la pensée – – – ;
Commence dans les étendues de l'esprit
Et finis dans les profondeurs de ton âme : –

Te connaissant en toi,
Tu trouves les buts des dieux. »

Si nous voulons dire quelque chose de vrai, et pas simplement ce qui nous passe par la tête, il faut toujours partir des secrets occultes. C'est extraordinairement important. C'est pourquoi vous ne devez pas croire que les mots employés dans les œuvres occultes, que ce soit sous forme de prose ou de poésie, sont écrits dans le même style que les autres œuvres poétiques. Ces œuvres-là, qui sont réellement issues de la vérité, du monde et de ses secrets, sont écrites de telle façon que l'âme laisse réellement parler en elle les pensées cosmiques, se laisse réellement enflammer par les sentiments cosmiques, pas par ses sentiments personnels, et qu'elle s'est réellement créée à partir des êtres de volonté.

Cela fait partie de la mission de notre mouvement spirituel que l'on apprenne à distinguer entre ce qui afflue des secrets de l'univers et les inventions de la fantaisie arbitraire de l'homme. De plus en plus la culture s'élèvera dans son évolution de telle sorte qu'à la place des inventions arbitraires apparaîtra ce qui, dans l'âme humaine, vit de manière à former la polarité avec l'élément spirituel correspondant. Les choses ainsi créées sont à nouveau elles-mêmes des germes fécondants qui se lient avec le spirituel. Elles ont une raison d'être dans le processus universel. Voilà qui nous donne un tout autre sentiment de responsabilité vis-à-vis des choses que nous faisons, si nous savons que ce sont là des germes de fécondation et non des germes stériles qui se perdent simplement en fumée. Alors nous devons faire naître ces germes des profondeurs de l'âme du monde.

Mais vous pouvez demander : bien, mais comment y parvient-on ? Par de la patience, en en venant toujours plus à tuer toute ambition de nature personnelle. L'ambition personnelle nous entraîne toujours plus à produire ce qui n'est que personnel, et à ne pas laisser nous parler ce qui est une expression du divin en nous. Par quel moyen pouvons-nous savoir que le divin parle en nous ? Nous devons tuer tout ce qui ne vient que de nous, et avant tout nous devons tuer toute aspiration ambitieuse. Ceci établit alors en nous la juste polarité, cela produit de réels germes de fécondation dans l'âme. L'impatience est le plus mauvais guide dans la vie. Elle est ce qui corrompt le monde. Si nous réussissons cela, alors vous verrez ce que nous avons expliqué, que le sens de la vie est accompli de la façon qui a été indiquée, par la fécondation de l'extérieur par l'intérieur. Et du coup il nous apparaîtra aussi clairement que, si notre vie intérieure n'est pas juste, nous répandons dans le monde de mauvais germes de fécondation. Quelle en est la conséquence ? La conséquence en est que des avortons viennent au monde. Notre culture actuelle ne manque pas de ces avortons. Aujourd'hui par exemple, aux quatre coins du monde, on écrit et versifie à tout-va, comme si l'on était des machines à vapeur, et bientôt ce sera comme des avions, alors qu'un écrivain célèbre ^[9] avait déjà écrit au XVIII^e siècle : « Un seul pays produit de nos jours cinq fois la quantité de livres dont la terre a besoin pour son bien. » Et c'est encore bien pire à l'heure actuelle. Ce sont des choses qui encerclent notre culture d'entités spirituelles qui ne sont pas viables, qui ne devraient pas naître et ne seraient pas nées si les hommes avaient la patience appropriée. Cela apparaîtra aussi en l'âme

humaine comme une sorte de pôle nouveau : la patience, qui fait que l'âme humaine s'abstient d'exprimer à tort et à travers ce qui ne ressort que de l'ambition et de l'égoïsme.

Il ne faut pas prendre cela comme une forme de sermon moral, mais comme la traduction d'un fait. C'est un fait qu'il se forme dans notre âme à travers tout ce que produit l'ambition de tels germes de fécondation qui donnent naissance dans le monde spirituel à des avortons. Repousser ces derniers, mais aussi les transformer peu à peu, sera une tâche fructueuse dans un avenir lointain. La mission de la science de l'esprit est d'accomplir cette tâche, et c'est le sens de la vie lui-même qui exige que la conception du monde de la science de l'esprit s'insère ainsi dans le sens global de la vie, que de partout nous parvenions au sens dans la vie, que partout les choses aient du sens dans la vie. C'est cela que l'occultisme veut enseigner aux êtres humains, que nous nous tenions au cœur du sens, et que nous sachions réellement le dire ainsi :

« Dans ton penser vivent des pensées cosmiques,
Dans ton sentir œuvrent des forces cosmiques,
Dans ton vouloir agissent des êtres cosmiques.
Perds-toi dans les pensées cosmiques,
Ressens-toi par les forces cosmiques,
Crée-toi par les êtres de volonté.
Ne finis pas aux confins du monde,
Emporté par le jeu rêveur de la pensée – – – ;
Commence dans les étendues de l'esprit
Et finis dans les profondeurs de ton âme : –
Te connaissant en toi,
Tu trouves les buts des dieux. »

Tel est, mes chers amis, le sens de la vie, tel que l'être humain a avant tout besoin de le comprendre.

C'est ce dont j'ai voulu parler avec vous. Faisons en sorte de comprendre cela totalement, faisons-le nôtre, et les âmes qui sont devenues divines le rendront opérant dans votre âme. Attribuez ce qui a semblé difficile à comprendre dans cet exposé au fait que le karma a fait en sorte que nous avons dû épuiser en deux courtes conférences un sujet aussi important que celui du sens de la vie, et qu'il a fallu se contenter de faire allusion à bien des choses qui ne peuvent se manifester que dans l'âme de chacun. Considérez aussi comme une polarité le fait qu'il faille donner une impulsion qui doit ensuite être travaillée par la méditation, et que c'est par ce travail ultérieur que toute notre action commune doit prendre un sens, recevoir un contenu, devenir si pleine de sens que nos âmes interagissent. C'est là la nature de l'amour véritable. Il s'agit encore d'un équilibre entre des pôles. Là où les pensées théosophiques pénètrent dans les âmes, elles doivent éveiller l'autre pôle, elles doivent s'équilibrer auprès de cet autre pôle. C'est ce qui peut produire l'effet d'une musique des sphères théosophique. Si nous agissons ainsi avec harmonie dans le monde spirituel, alors, du moment que nous

sommes réellement dans la vie théosophique, nous serons aussi unis dans cette vie théosophique.

Aussi aimerais-je que nous comprenions notre rencontre d'aujourd'hui. Ces questions spirituelles étaient une expression de l'esprit de l'amour et sont dédiées à l'esprit de l'amour qui est parmi nous, théosophes. Ainsi cet amour, grâce à la matière inflammable de nos êtres, contribuera à équilibrer les contenus spirituels reçus, ainsi cet amour sera quelque chose dont non seulement nous recevrons toujours plus, mais grâce auquel nous nous enflammerons toujours davantage pour l'aspiration théosophique, et la science de l'esprit répandra alors cet amour qui touche l'âme humaine au plus profond. Et il continuera de vivre, cet amour. Alors, en tant qu'êtres humains séparés les uns des autres dans l'espace, nous faisons aussi en sorte au sein de la Société théosophique que cet amour prenne le pas sur les moments par lesquels le karma nous conduit, et surmonte même les moments où nous sommes séparés spatialement sur le plan physique. Ainsi nous restons ensemble et nous considérons comme la bonne initiative que de rester toujours ensemble avec le meilleur de nos âmes, afin que nous nous élevions ensemble avec nos meilleures facultés spirituelles vers les hauteurs divines et spirituelles. C'est ainsi, mes chers amis, que nous voulons encore demeurer ensemble.

L'amour et sa signification dans le monde

Zürich, 17 décembre 1912

Quand nous parlons du fait que l'être humain doit, au point actuel de l'évolution, se rapprocher de ce que l'on peut appeler la compréhension de l'impulsion du Christ, la question peut très bien être soulevée de savoir ce qu'il en est pour quelqu'un qui n'a jamais rien entendu à propos de l'impulsion du Christ, qui n'a même peut-être jamais entendu prononcer le mot Christ. Cet homme devra-t-il être privé de l'impulsion du Christ, parce qu'il n'a jamais entendu prononcer son nom ? Doit-on connaître théoriquement ce qui est appelé l'impulsion du Christ pour que la force du Christ pénètre en l'âme ? Nous allons tenter d'éclaircir cette question par les considérations suivantes sur la vie humaine entre la naissance et la mort.

L'homme vient au monde ; durant sa prime enfance il est tout d'abord à moitié endormi. Nous devons commencer par apprendre à nous ressentir comme un moi, à nous trouver en tant que moi, et la vie de notre âme ne cesse de s'enrichir en recevant ce qui nous est octroyé à travers ce moi. À l'approche de la mort, cette vie de l'âme est la plus riche, la plus mûre qui soit, c'est pourquoi nous pouvons soulever cette grande question : qu'en est-il de la vie de notre âme lorsque le corps succombe ? C'est en particulier une caractéristique de notre vie physique et psychique que ce que nous portons dans notre âme comme expériences de vie, comme savoir sur la vie, gagne toujours plus en importance à mesure que nous nous approchons de la mort, et aussi que, alors que cette mort approche, de plus en plus certaines particularités qui diffèrent beaucoup selon les individus disparaissent et d'autres surgissent. Durant la jeunesse, nous amassons des connaissances, nous faisons des expériences, nous nourrissons des espoirs, choses que la plupart du temps nous ne pouvons utiliser et mettre en valeur que plus tard. Plus nous approchons de la vieillesse, plus nous commençons à aimer la sagesse de la vie. L'amour de la sagesse n'est pas égoïste, car cet amour ne cesse de grandir à mesure que nous nous approchons de la mort, il croît dans la même mesure que se réduit la perspective d'obtenir quelque chose de notre sagesse. Nous aimons de plus en plus cette chose contenue dans notre âme. La science de l'esprit peut même

être de prime abord une tentatrice, dans la mesure où l'être humain parvient à concevoir que sa prochaine vie dépend de ce qu'il aura acquis comme sagesse dans celle-ci. Une bonne part d'égoïsme au sujet de cette vie prochaine peut ainsi nous être indirectement inspirée par la science de l'esprit, et il y a là un danger. Il peut arriver que la science de l'esprit indûment comprise par l'âme devienne une tentatrice ; c'est la séduction de la science de l'esprit. Cela réside en sa nature.

On peut observer que l'amour pour la sagesse de la vie survient comme la floraison d'une plante, lorsque celle-ci est à maturité. Nous pouvons donc observer que l'amour apparaît pour quelque chose qui est en nous. L'être humain a souvent cherché à transposer dans un sens supérieur l'impulsion de l'amour pour quelque chose qui est en nous. Nous voyons par exemple les mystiques s'efforcer de développer le penchant pour l'amour de soi dans le sens de l'amour pour la sagesse, et de faire en sorte que celle-ci rayonne d'une belle lumière. En approfondissant la vie de leur âme, ils cherchent à trouver en eux l'étincelle de Dieu, à éprouver leur moi supérieur comme étant cette étincelle divine. Mais ce que l'être humain développe comme sagesse de vie n'est en vérité que le germe de sa vie prochaine. Il en va comme de la semence, après que la plante ait accompli son cycle annuel. De même que la semence reste, la sagesse de vie reste ; l'être humain franchit la porte de la mort, et ce qui a mûri là comme noyau et essence spirituelle, c'est la semence pour la prochaine vie. L'être humain sent cela, il peut devenir mystique, et considérer ce qui n'est que la semence pour sa prochaine vie comme l'étincelle de Dieu, comme quelque chose d'absolu. Si, l'on interprète la chose de cette façon, c'est parce que l'on se sent gêné d'avouer que ce n'est pourtant que soi-même, cette semence spirituelle. Maître Eckhart ^[10] et Johannes Tauler ^[11] s'adressent à elle comme si c'était Dieu en nous-mêmes, parce qu'ils ne savent rien de la réincarnation. Si nous saisissons la loi de la réincarnation, nous reconnaissons la signification de l'amour dans le monde, dans le détail comme dans la globalité. Nous entendons par karma ce qui est la cause dans une vie et produit son effet dans la vie suivante. En tant qu'êtres humains, nous ne pouvons pas parler à juste titre de l'amour dans le sens de cause et d'effet, dans le sens d'un acte d'amour et de sa compensation. Il s'agit là d'une action et d'une compensation, mais cela n'a rien à voir avec l'amour : les actes d'amour sont des actes qui ne cherchent pas d'emblée leur compensation dans la prochaine vie.

Mettons par exemple que nous travaillons et que nous gagnons de l'argent. Mais il peut aussi en être autrement, à savoir que nous travaillons mais n'en retirons aucun plaisir, parce que nous ne travaillons pas pour un salaire mais pour rembourser des dettes. Nous pouvons nous représenter un homme qui a déjà dépensé ce qu'il gagne à présent par son travail. Il aurait préféré ne pas avoir de dettes, mais il lui faut travailler pour pouvoir les rembourser. Nous allons maintenant transposer cet exemple à l'ensemble de notre activité humaine : tout ce que nous faisons par amour se présente de telle façon que nous remboursons ainsi des dettes ! Du point de vue occulte, rien de ce qui se fait par amour n'apporte de rétribution ; c'est au contraire un dédommagement pour un bien déjà dépensé. Les seules actions qui ne nous rapporteront rien à l'avenir sont celles que nous faisons par véritable, authentique amour. On pourrait être effrayé devant une telle vérité. Par chance, les êtres humains

n'en savent rien dans leur conscience superficielle. Mais ils le savent tous dans leur inconscient, c'est pourquoi ils agissent si peu volontiers par amour. Voici la raison pour laquelle il y a si peu d'amour dans le monde. Les êtres humains sentent instinctivement qu'ils ne recevront rien à l'avenir pour leur moi des actes faits par amour. Il faut qu'une âme soit déjà bien avancée dans son développement pour éprouver de la satisfaction à accomplir des actes d'amour dont elle n'aura rien pour elle-même. L'impulsion qui pousse l'humanité dans ce sens n'est pas forte ; mais il est néanmoins possible en partant de l'occultisme d'acquérir de fortes impulsions pour les actes d'amour.

Nous n'obtenons rien pour notre égoïsme des actes d'amour, mais le monde n'en reçoit que davantage. L'occultisme dit : l'amour est pour le monde ce qu'est le soleil pour la vie extérieure. Aucune âme ne pourrait plus se développer si l'amour était absent du monde. L'amour est le soleil moral du monde. Ne serait-il pas absurde pour un homme qui éprouve de la satisfaction et de l'intérêt à voir les fleurs pousser dans un pré de souhaiter que le soleil disparaisse du monde ? Transposé sur le plan moral, cela signifie qu'on doit avoir de l'intérêt à ce que les rapports humains suivent une évolution saine. Il est sage que nous répandions autant d'amour que possible sur la terre. La seule chose de sage est que nous encourageons l'amour sur la terre.

Que nous donne la science de l'esprit ? Nous apprenons les faits de l'évolution terrestre, nous entendons parler de l'esprit de la Terre, de sa surface et de ses modifications, du devenir du corps humain et ainsi de suite, nous apprenons à connaître exactement ce qui vit et œuvre dans l'évolution. Quel sens cela a-t-il ? Quel sens cela a-t-il quand les hommes ne veulent rien savoir de la science de l'esprit ? Ils n'ont aucun intérêt pour ce qu'on y trouve. Car celui qui ne connaît pas l'ancien Saturne, qui ne veut pas connaître la nature de l'ancien Soleil et de l'ancienne Lune, il ne connaît pas non plus la Terre. C'est de l'indifférence, de l'égoïsme le plus primaire, quand les hommes n'ont aucun intérêt pour le monde. Avoir de l'intérêt pour tout ce qui est, c'est le devoir de l'être humain. Souhaitons donc et aimons le soleil avec sa force créatrice, avec son amour pour le développement de la Terre et des âmes humaines ! Le fait d'apprendre le devenir terrestre doit être la semence spirituelle de l'amour pour le monde, car une science de l'esprit sans amour serait un danger pour l'humanité.

Mais nous ne devons pas prêcher l'amour ! Il doit au contraire venir et il viendra dans le monde par le fait que nous répandions la connaissance des véritables choses spirituelles. La science de l'esprit et les actes et actions réels de l'amour doivent n'être qu'une seule chose.

L'amour sensible est l'origine de ce qui est créateur, de ce qui se génère. Sans l'amour sensible, il n'y aurait plus rien de sensible dans le monde ; et sans l'amour spirituel, rien de spirituel ne naît dans l'évolution. Si nous exerçons l'amour, si nous le cultivons, il se déverse des forces génératrices, des forces créatrices dans le monde. Devons-nous fonder cela sur l'entendement ? Les forces créatrices ont pourtant dû se déverser dans le monde avant nous et notre entendement. Certes, nous pouvons en tant qu'égoïstes priver l'avenir des forces créatrices ; mais nous ne pouvons effacer les actes d'amour et les forces créatrices du passé. Nous devons aux actes d'amour du passé notre existence. Aussi vrai que nous existons grâce à eux, nous sommes aussi

redevables envers le passé, et tout ce que nous pouvons apporter comme amour sert à rembourser les dettes de notre existence. Nous comprendrons donc maintenant les actes d'un homme hautement évolué, car un homme hautement évolué a davantage de dettes envers le passé. Il est sage de payer ses dettes par des actes d'amour. L'impulsion pour l'amour grandit à mesure qu'un être humain est évolué ; la sagesse seule n'y suffit pas. Nous voulons indiquer à nos âmes la signification de l'amour dans le mouvement du monde en disant : l'amour est ce qui nous renvoie toujours à une dette de vie envers le passé, et de même que nous ne recevons rien pour l'avenir des dettes que nous payons, nous ne recevons rien non plus de nos actes d'amour.

Nous devons abandonner nos actes d'amour dans le monde, et c'est là qu'ils sont inscrits dans le processus spirituel du monde. Nous ne nous perfectionnons pas par nos actes d'amour, seulement par nos autres actes, mais le monde en revanche s'en trouve enrichi. Car l'amour est ce qu'il y a de créateur dans le monde.

Il existe à côté de l'amour deux autres principes dans le monde. Comment peut-on les situer par rapport à l'amour ? Le premier est la force, la puissance, le deuxième est la sagesse. En ce qui concerne la force, on peut parler de force faible, de force plus grande, et enfin d'omnipotence ; et il en va de même en ce qui concerne la sagesse, là aussi il y a des degrés jusqu'à la connaissance totale, l'omniscience. Mais il n'est pas possible avec l'amour de parler de degrés dans ce sens-là.

Qu'est-ce que l'amour universel, l'amour pour tous les êtres ? On ne peut pas parler d'intensification avec l'amour comme il y a intensification du savoir ou de la puissance jusqu'à l'omniscience ou l'omnipotence. À travers cette intensification notre entité devient plus parfaite. Mais ce n'est pas le cas si nous aimons seulement quelques êtres ou si nous en aimons davantage ; cela n'a rien à voir dans ce sens avec le perfectionnement de notre être. Il n'est pas possible de mettre en parallèle l'amour pour tout ce qui vit avec l'omnipotence, il n'est pas possible d'appliquer à juste titre les concepts de grandeur et d'intensification à l'amour. Peut-on attribuer à l'être divin qui vit et œuvre à travers le monde le prédicat de l'omnipotence ? Il faut qu'ici les préjugés et les sentiments se taisent : si Dieu était omnipotent, il serait donc l'auteur de tout ce qui a lieu, et la liberté humaine serait par conséquent impossible. L'omnipotence de Dieu exclurait la liberté humaine. Si l'être humain peut être libre, il est évident que l'omnipotence divine n'existe pas.

L'être divin possède-t-il l'omniscience ? Si le but suprême de l'être humain est de parvenir à la ressemblance avec Dieu, notre effort devrait viser à atteindre l'omniscience. L'omniscience est-elle le bien suprême ? Si c'était le cas, il faudrait qu'il y ait à chaque instant un fossé immense qui se creuse entre l'être humain et Dieu, considéré comme omniscient. L'être humain devrait à chaque instant être conscient de ce fossé s'il était vrai que Dieu possède pour lui le bien suprême de l'omniscience et qu'il en prive injustement l'être humain.

Les attributs qui définissent le plus largement la divinité ne sont donc ni l'omnipotence ni l'omniscience, mais l'amour, l'attribut où il n'y a plus d'intensification possible. Dieu est plein d'amour, il est pur amour, il est né pour ainsi dire de la substance de l'amour. Dieu est amour pur, sans mélange, il n'est ni sagesse ni puissance suprême. Il a conservé l'amour, mais il a partagé la puissance et la sagesse

avec Lucifer et Ahriman. Il a partagé la sagesse avec Lucifer et la puissance avec Ahriman, afin que l'être humain soit libre, afin qu'il puisse progresser sous l'influence de la sagesse.

Si nous cherchons à sonder tout ce qui est créateur, nous arrivons à l'amour ; le fondement de tout ce qui vit est l'amour. C'est une autre impulsion au sein de l'évolution qui fait que les êtres gagnent en sagesse et en force. Le perfectionnement s'accomplit par la sagesse et la force. Comment l'évolution de la sagesse et de la force se fait avec le temps, c'est ce que nous voyons dans le cours du devenir de l'humanité : nous avons une évolution continue, puis vient l'impulsion du Christ, qui est entrée un jour dans l'humanité à travers le Mystère du Golgotha. L'amour n'est donc pas entré au fur et à mesure dans le monde, mais il afflue comme un don de la divinité au sein de l'humanité. Il s'écoule dans l'humanité comme quelque chose d'achevé une fois pour toutes ; mais l'être humain, lui, peut accueillir peu à peu cette impulsion. L'impulsion divine de l'amour est une impulsion unique, telle que nous en avons besoin comme impulsion pour la Terre.

L'amour véritable n'est susceptible ni de diminuer ni d'augmenter. Il est quelque chose d'une tout autre nature que la sagesse ou la force. Il n'éveille pas d'espoir pour l'avenir, il est un remboursement partiel sur le passé. C'est également ainsi que se présente le Mystère du Golgotha dans l'évolution du monde. La divinité était-elle donc redevable de quelque chose à l'humanité ?

À travers l'influence de Lucifer, un certain élément s'est introduit dans l'humanité, en contrepartie de quoi quelque chose fut ravi à celle-ci. Cet élément récemment introduit a conduit l'évolution dans une courbe descendante, et c'est en réponse à cela que le Mystère du Golgotha a amené la possibilité de payer toute la dette. L'impulsion du Golgotha n'est pas venue pour nous décharger des péchés que nous commettons dans l'évolution, mais elle est venue afin que ce qui a été introduit par Lucifer dans l'humanité trouve son contrepoids.

Supposons que quelqu'un ne sache rien du nom du Christ Jésus, rien de ce qui a été rapporté dans les Évangiles, mais qu'il ait connaissance de la différence radicale entre ce qui caractérise la sagesse et la force d'un côté et l'amour de l'autre. Une telle personne est un chrétien au sens véritable du terme, bien qu'elle ignore tout du Mystère du Golgotha. Est un chrétien celui qui connaît l'amour en sachant qu'il est là pour le remboursement des dettes et qu'il n'apporte aucun avantage pour l'avenir. Comprendre la nature de l'amour, c'est cela être chrétien ! Avec la seule théosophie qui parle de karma et de réincarnation, on peut devenir un grand égoïste si l'on n'accueille pas aussi l'impulsion du Christ ; car ce n'est qu'alors que l'on parvient à ce qui dépasse l'égoïsme de la théosophie. On parvient à un équilibre grâce à la compréhension de l'impulsion du Christ. Parce que la théosophie est nécessaire à l'humanité, elle lui est aujourd'hui donnée. Mais le grand danger est que, si l'on s'adonne simplement à la théosophie sans l'impulsion du Christ, sans l'impulsion de l'amour, les êtres humains ne fassent que renforcer en eux l'égoïsme, qu'ils le cultivent, y compris par-delà la mort. Nous ne devons pas en conclure qu'il ne faut pas s'adonner à la théosophie, mais nous devons apprendre à voir que comprendre la substance de l'amour fait partie d'elle.

Que s'est-il donc passé en vérité avec le Mystère du Golgotha ? Nous savons que

Jésus de Nazareth est né, qu'il a grandi de la façon relatée par les Évangiles, qu'il a été baptisé dans le Jourdain dans sa trentième année, et que le Christ a ensuite vécu trois années dans le corps de Jésus de Nazareth, puis que le Mystère du Golgotha s'est accompli. Or nombre de gens croient devoir présenter ce Mystère du Golgotha le plus humainement possible, ils croient que c'est un acte qui est à classer parmi tous les actes terrestres. Mais ce n'est pas le cas. C'est seulement des mondes supérieurs qu'il est possible de voir comment le Mystère du Golgotha s'est accompli sur la terre.

Nous allons à nouveau nous représenter le début de l'évolution terrestre et de l'être humain. Celui-ci possédait autrefois certaines forces spirituelles ; puis Lucifer est venu vers lui, et l'on se trouve ici au point où l'on peut dire : eux, les dieux progressistes, abandonnent leur omnipotence à Lucifer, afin que l'être humain puisse être libre. Mais l'être humain s'est enfoncé plus profondément que prévu dans la matière ; il échappe aux dieux, il descend plus bas que cela avait été voulu. Comment les dieux progressistes peuvent-ils maintenant tirer de nouveau l'être humain à eux ?

Pour comprendre cela, nous devons regarder vers le conseil des dieux, pas vers la terre. C'est le Christ qui accomplit pour les dieux l'acte de ramener l'être humain à eux. L'acte de Lucifer est donc un acte qui a lieu dans le monde suprasensible ; l'acte du Christ se passe dans le monde suprasensible, mais aussi dans le monde sensible. Il ne peut pas être accompli par un homme. L'acte de Lucifer s'est passé dans le monde suprasensible, mais le Christ est descendu à présent sur terre afin d'y accomplir son acte dont les hommes sont les spectateurs. Le Mystère du Golgotha est un acte des dieux, une affaire concernant les dieux, à laquelle les êtres humains assistent en spectateurs. La porte du ciel est ouverte, et un acte des dieux brille au travers. C'est le seul acte sur terre qui soit entièrement suprasensible, c'est pourquoi il n'est pas étonnant que ceux qui ne croient pas au suprasensible ne croient pas du tout à l'acte du Christ. L'acte du Christ est un acte des dieux, il est l'acte que les dieux accomplissent pour eux. C'est de là que le Mystère du Golgotha reçoit son éclat et sa signification unique, et les êtres humains sont invités à en être les témoins. S'il n'existe pas non plus de témoignages historiques, c'est que les hommes n'ont vu que l'aspect extérieur ; mais les Évangiles sont écrits à partir de la vision suprasensible, c'est pourquoi il est facile de les nier si l'on n'a aucun sens pour le suprasensible.

Le fait du Mystère du Golgotha compte d'un certain point de vue parmi les expériences les plus élevées que l'on puisse faire dans le monde spirituel. L'acte de Lucifer se déroule à un moment où l'être humain prenait encore part au monde suprasensible ; l'acte du Christ se déroule au milieu de la vie matérielle : c'est un acte physico-spirituel. En examinant le monde avec beaucoup de sagesse, nous pouvons comprendre l'acte de Lucifer. Mais pour comprendre ce qui s'est passé lors du Mystère du Golgotha, nulle sagesse ne peut suffire. Nous pouvons posséder toute la sagesse de ce monde, et cependant l'acte du Christ peut rester pour nous incompréhensible. Car l'amour est nécessaire à la compréhension du Mystère du Golgotha. Ce n'est que lorsque l'amour afflue dans la sagesse, et vice-versa, qu'il est possible de comprendre le Mystère du Golgotha, c'est-à-dire lorsque l'être humain commence, à l'approche de la mort, à nourrir de l'amour pour la sagesse.

L'amour réuni avec la sagesse, c'est ce dont nous avons besoin lorsque nous franchissons la porte de la mort, pour ne pas mourir sans une sagesse qui ait été réunie

avec l'amour. Dans quel but en avons-nous besoin ? L'amour pour la sagesse est la philosophie. L'ancienne sagesse n'était pas de la philosophie, car elle n'était pas née de l'amour mais de la révélation. Il n'existe pas de philosophie de l'Orient, mais il existe une sagesse de l'Orient. La philosophie en tant qu'amour pour la sagesse est entrée dans le monde avec le Christ ; nous avons là l'apparition de la sagesse à partir de l'impulsion de l'amour. Elle est arrivée dans le monde à travers l'impulsion du Christ. Nous devons maintenant appliquer l'impulsion de l'amour à la sagesse elle-même.

L'ancienne sagesse, que le voyant obtenait par la révélation, a été exprimée en paroles majestueuses dans la prière originelle de l'humanité : *Ex Deo nascimur*, « De Dieu nous sommes nés ». C'est là l'ancienne sagesse. Le Christ, qui est apparu des mondes spirituels, a relié la sagesse avec l'amour, et cette nouvelle sagesse surmontera l'égoïsme. Tel est son but. Mais elle doit devenir autonome, se communiquer librement d'être à être ; c'est pourquoi l'ère de l'amour a commencé avec celle de l'égoïsme.

Le point de départ du cosmos est l'amour ; l'égoïsme est sorti tout à fait de lui-même de l'amour. Mais l'impulsion du Christ, l'impulsion de l'amour surmontera avec le temps cette chose séparatrice qui est apparue dans le monde, et l'être humain peut prendre part peu à peu à cette force d'amour.

Dans les paroles monumentales que prononce le Christ, nous ressentons l'amour s'épancher dans le cœur des êtres humains : « Là où deux sont réunis en mon nom, je me tiens parmi eux. **[12]** » Ainsi résonne dans l'ancienne sentence rosicrucienne l'amour réuni avec la sagesse : *In Christo morimur*, « En Christ nous mourons ».

Jéhovah avait prédestiné l'homme à vivre au sein d'une âme-groupe, à se laisser progressivement pénétré par l'amour au travers de la consanguinité ; en tant que personnalité, l'homme vit grâce à Lucifer. Il y avait donc à l'origine une fusion entre les êtres humains, puis une séparation a eu lieu à travers le principe de Lucifer, qui encourage l'égoïsme et l'autonomie. Avec l'égoïsme, le mal est entré dans le monde. Cela devait arriver, parce que le bien ne pouvait être saisi sans le mal. Cela donne la possibilité, par la victoire de l'homme sur lui-même, de développer l'amour. Le Christ a apporté à l'être humain qui sombrait dans l'égoïsme l'impulsion de se dépasser lui-même et la force de vaincre ainsi le mal. Et tous ceux qui ont été séparés par l'égoïsme sont maintenant réunis par les actes du Christ.

Les paroles que nous adresse le Christ lorsqu'il parle des actes de l'amour sont donc vraies au sens le plus profond : « Ce que vous avez fait au moindre d'entre vous, c'est à moi que vous l'avez fait ! **[13]** » – Cet acte d'amour divin a reflué vers le monde terrestre ; il emplira peu à peu l'évolution de l'humanité et, en dépit du dépérissement des forces physiques, la revivifiera dans l'esprit, parce qu'elle n'est pas le fruit de l'égoïsme, mais uniquement de la force de l'amour : *Per spiritum sanctum reviviscimus*, « Par le Saint-Esprit nous ressusciterons ».

Mais l'avenir de l'humanité sera encore fait d'autre chose que d'amour. Le perfectionnement spirituel sera pour l'homme terrestre l'objectif le plus digne d'être poursuivi. Vous trouvez cela décrit au début de mon Drame-Mystère *l'Épreuve de l'âme* **[14]**, mais celui qui peut comprendre les actes d'amour ne verra pas dans cet effort personnel vers le perfectionnement quelque chose dont il pourrait encore dire :

cet effort est désintéressé. Le perfectionnement est une chose par laquelle nous voulons renforcer et favoriser notre être, notre personnalité. Mais nous ne devons voir notre valeur pour le monde que dans les actes d'amour, pas dans les actes du perfectionnement de soi. Nous ne devons pas nous faire d'illusions là-dessus. Si quelqu'un cherche à suivre le Christ sur la voie de l'amour pour la sagesse, seule a de la valeur dans cette sagesse qu'il met au service du monde la part qui est imprégnée d'amour.

La sagesse qui est plongée dans l'amour, qui aide le monde et en même temps le conduit au Christ, cet amour pour la sagesse exclut aussi le mensonge. Car le mensonge est le contraire des faits réels, et celui qui s'ouvre avec amour aux faits réels ne connaît pas le mensonge. Le mensonge provient de l'égoïsme, sans exception. Quand nous avons trouvé le chemin de la sagesse à travers l'amour, nous sommes aussi parvenus à celui-ci grâce à la force grandissante de la victoire sur nous-mêmes, grâce à l'amour désintéressé. C'est ainsi que l'être humain devient une personnalité libre.

Le mal était l'arrière-fond que la lumière de l'amour a pu pénétrer ; mais c'est l'amour qui permet de connaître le sens du mal, la place du mal dans le monde. Il est devenu possible de connaître la lumière grâce aux ténèbres. Seul l'être humain libre peut devenir un vrai chrétien.

[1] Minor, auteur de *Goethes Faust, Entstehungsgeschichte und Erklärung* (« Le Faust de Goethe, genèse et explication ») publié en 1901.

[2] Version populaire du Faust, de Nikolaus Pfitzer, médecin à Nuremberg au XVII^e siècle.

[3] Sancte de Sanctis : *Mimik des Denkens*.

[4] Georg Christoph Lichtenberg, physicien à Göttingen et auteur d'aphorismes : « Quand un livre se heurte à une tête et que cela sonne creux, est-ce forcément le livre ? » (*Vermischte Schriften*) Citons encore Goethe dans *Maximes et réflexions* au § 713 : « On peut se servir des écrits de Lichtenberg comme de la plus merveilleuse des baguettes magiques : de chaque problème il fait une plaisanterie ».

[5] Voir la conférence du 29 08 1921 dans les *Sources spirituelles de l'anthroposophie*, GA 78, É. A. R. 1991.

[6] Johann Paul Friedrich Richter, dit Jean-Paul (1763-1825), romancier allemand : « Jamais je n'oublierai cette expérience que je n'ai encore racontée à personne, celle de la naissance de ma conscience personnelle et dont je peux citer le lieu et le moment exacts. J'étais tout jeune enfant, me tenais un matin dans l'embrasure de la porte et regardais vers le bûcher sur ma gauche lorsque j'eus tout à coup la vision intérieure d'être un moi. Ce fut comme si un éclair traversait le ciel. Mon moi s'était perçu lui-même et à jamais. On conviendra qu'un tel événement qui se produit au plus profond de l'être puisse difficilement relever d'une affabulation de la mémoire. Son caractère même justifie qu'aucun récit extérieur ne soit venu l'agrémenter, même s'il est entouré de détails liés à ses circonstances. » Tiré de *Selbsterlebenbeschreibung*, 6^e volume de l'œuvre complète.

[7] Johannes Scheffler, dit Angélus Silésius, théologien et poète allemand (1624-1677). Le passage cité provient de son œuvre principale : *Le Pèlerin chérubinique*.

[8] Voir Rudolf Steiner, *l'Épreuve de l'âme*, 1^{er} tableau, GA 14, Éditions Pic de la Mirandole.

[9] Georg Christoph Lichtenberg, 1742-1799.

[10] Maître Eckart, 1260-1327, dominicain théologien et mystique allemand. Il a enseigné la théologie à Strasbourg et fut maître du mouvement mystique rhénan. Il a été accusé d'hérésie par l'évêque de Cologne.

[11] Jean Tauler, 1300-1361, théologien, mystique et prédicateur alsacien. Dominicain, élève de Maître Eckart. Il a enseigné un mysticisme austère fondé sur le renoncement à soi-même. Il a probablement fait ses études à Cologne et a séjourné à Bâle. Il conseillait les « Amis de Dieu ». Prédicateur remarquable.

[12] 11. Matthieu 18, 20.

[13] 12. Matthieu 25, 40.

[\[14\]](#) 13. *Cf.* note 8.